This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

CONTES
D'HAMILTON.
TOME II.

CONTES
D'HAMILTON.
TOME II.

CONTES

D'HAMILTON.

TOME SECOND.

PAR ORDRE

DE MGR LE COMTE D'ARTOIS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 JUN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE
DE
FLEUR D'ÉPINE,
CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuſe Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuvieme-nuit depuis ſon mariage; & le Sultan, fidele à ſa prudente habitude, étoit ſorti du lit avant le jour, pour ſe rendre au conſeil avant ſes Miniſtres.

Dès qu'il fut ſorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, ſe mit à dire à la Sultane :

Vous avez beau dire, ma ſœur, il faut que vous ſoyez la plus ſotte bête de l'univers, ſauf le reſpect de votre rang, de votre érudition & de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'Empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'eſt avisé d'autre choſe que de les écouter; & des fables qui ne seroient rien ſans la maniere vive & légere dont vous les contez! Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, &, par conséquent, bientôt à la fin de vos jours. L'hiſtoire que vous venez de lui conter eſt ſi misérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi auſſi, pendant ce long récit.

Ma patience à vous tenir compagnie depuis ſi long-temps eſt une preuve ſuffiſante de ma tendreſſe; mais je n'en puis plus: & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'abſente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir paſſé la nuit

ſans lui faire un conte. Je vous conſeille donc d'amuſer votre benêt de mari par celui de la Pyramide & du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain ; & dès que le Sultan ſe sera mis au lit, jettez-vous à deux genoux avant que de vous y mettre ; feignez quelque ſubite indiſpoſition, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la derniere fois au lieu de vous : dites-lui bien que c'eſt pour la derniere fois, puiſque vous ne demandez cette grace qu'à condition que, ſi l'hiſtoire que je lui conterai n'eſt plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain ; mais auſſi, qu'il vous donnera la vie en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refuſera pas ces conditions ; car vous savez qu'il eſt tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui diſe, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé toute autre : mais la merveilleuſe Schéhérazade, à qui l'étude de la philoſophie avoit appris à ne point craindre la mort, y conſentit.

Elle amuſa donc ſon Seigneur pendant la derniere des mille nuits, par le conte du Cheval d'or & de la Pyramide ; & dès que la ſuivante fut venue, que le Sultan ſe fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que ſa ſœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit ſigner au Prince, & commença ſon récit de cette maniere :

TRÈS ILLUSTRE, très religieux & très clément Empereur, qui, n'écoutant que les loix de la juſtice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la premiere, & qui, noblement irrité de ce que tant de negres & de muletiers étoient au ſervice de cette Impératrice d'heureuſe mémoire, ſacrifiez tant de Beautés innocentes à la mémoire d'une Beauté coupable, que diriez-

vous, Seigneur, vous qui paſſez pour le plus ſecret de tous les Princes, & dont les Miniſtres sont les plus impénétrables de tous les Miniſtres, que diriez-vous de votre eſclave, ſi elle vous informoit de ce qui s'eſt aujourd'hui paſſé dans votre conſeil ?

Tarare ! dit le Sultan.

C'eſt juſtement cela, pourſuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit. Ecoutez-moi bien, & ſur-tout ſouvenez-vous de votre promeſſe.

HISTOIRE
DE FLEUR D'EPINE.

A DEUX mille quatre cents cinquante-trois lieues d'ici, eſt un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un Calife : ce Calife avoit une fille, & cette fille un viſage ; mais on ſouhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu.

Sa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge on ne pouvoit plus y

durer : c'étoit la plus belle bouche du monde ; ſon nez étoit un chef-d'œuvre ; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſales auprès de ſon teint, & la roſe nouvelle paroiſſoit impertinente lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes joues. Son front étoit unique en ſon eſpece à l'égard de la forme & de l'éclat ; ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillants que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante : le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles ; mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pu les regarder aſſez long-temps pour en démêler la couleur ; car, dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife ſon pere avoit coutume de la faire venir, pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ſes courtiſans ſur ſes jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les

bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ſes petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ſes yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La floriſsante jeuneſse de la Cour y périſsoit miſérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits-maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainſi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu paſsoit ſubitement des yeux juſqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement ſon nom, & remerciant humblement ſes beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau ſexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ſes regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouiſsement qui duroit toute la vie : mais celles qui ſervoient auprès de ſa per-

qu'il eſt; mais je sais bien que, depuis qu'il eſt avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maiſon: c'eſt un démon qui sait tout; &c, quoique j'aie l'honneur d'être votre Sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui, ma femme me le dit tous les jours.

Or, ſi Votre Majeſté trouvoit bon de le conſulter ſur une affaire auſſi difficile que celle-ci, je me perſuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon Sénéchal, dit le Calife, d'autant que je serois bienaiſe de voir un homme qui eût plus d'eſprit que vous.

On l'envoya chercher: mais il refuſa de venir qu'on n'eût renfermé la Princeſſe & ſes beaux yeux. Eh bien! Sire, dit le Sénéchal, que vous avois-je dit? Ho! ho! dit le Calife, il en sait beaucoup; qu'on le faſſe venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir: il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque choſe d'agréable dans l'air, & d'aſſez fin dans la phyſionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal, il entend toutes sortes de langues. Le Calife, qui ne ſavoit que la ſienne, & même aſsez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour ſpirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appellez-vous ? Tarare, répondit-il. Tarare ! dit le Calife. Tarare ! dirent tous les Conſeillers. Tarare ! dit le Sénéchal.

Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appellez. Je le sais bien, Sire, répliqua-t-il. Eh bien ? dit le Calife. Tarare, dit l'autre en faiſant la révérence. = Et pourquoi vous appellez-vous Tarare ? = Parceque ce n'eſt pas mon nom. Et comment cela ? dit le Calife. C'eſt que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il : ainſi je m'appelle Tarare, quoique ce ne ſoit pas mon nom. Il n'y a rien de ſi clair, dit le Calife, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver.

Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il. Mais encore ? pourſuivit le Calife. Tout ce

qu'il vous plaira, répondit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a dit qu'il falloit vous conſulter ſur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent.

Sire, dit Tarare,

La faute en eſt aux Dieux, qui la firent ſi belle,
Et non pas à ſes yeux.

Mais ſi c'eſt un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, ſelon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La Magicienne Serene ſait tous les ſecrets de la nature : envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux ; & ſi elle ne vous enſeigne un remede pour les yeux de la Princeſſe, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je ſerois d'avis qu'on imaginât quelque coeffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luiſante ; car je me trompe fort ſi leur éclat, joint à celui de ſes yeux, n'eſt en partie cauſe que ſes regards ſont ſi dange-

neux. Et pour lever tous les obſtacles, ce sera moi, ſi Votre Majeſté le trouve bon, qui conſulterai la Magicienne de votre part, puiſque je sais ſa demeure.

Le Calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourſe de diamants brillants & d'un demi-boiſseau de groſses perles pour Serene, & ſe mit en chemin, malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luiſante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coeffure verte : ce n'eſt pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ſes yeux ; mais en même temps ſon teint en avoit pris une légere teinture, qui la mit dans une telle colere, qu'elle la jetta au nez de ſa Dame d'atours, après l'avoir arrachée ; & ſes yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le Calife faiſoit faire & proceſſions & prieres publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié ſon pauvre peuple, ou d'empêcher que ſa fille ne le regardât,

quand Tarare revint : & voici ce qu'il dit au Calife séant en ſon Conſeil.

Sire, la Magicienne Serene vous fait ſes compliments ; mais elle vous remercie de votre préſent, dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le ſecret de rendre les yeux de la Princeſſe auſſi traitables que ceux de Votre Majeſté, ſans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fourniſſiez quatre choſes. Quatre ! dit le Calife : quatre cents, ſi elle veut, & . . . Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La premiere de ces choſes eſt le portrait de Luiſante ; la ſeconde, Fleur d'Epine ; l'autre, le Chapeau lumineux ; & la derniere, la Jument ſonnante. = Que diable eſt-ce que tout cela ? dit le Calife. = Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serene a une ſœur qui s'appelle Dentue, preſque auſſi ſavante qu'elle : mais comme ſon art ne lui ſert qu'à nuire, elle n'eſt que Sorciere ; au lieu que l'autre eſt une honnête Magicienne. Or la Sorciere enleva la fille de Serene quand elle n'étoit qu'un en-

fant : mais à préſent qu'elle eſt grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouſer un petit monſtre de fils qu'elle a. C'eſt cette fille qui s'appelle Fleur d'Epine, & qui eſt au pouvoir de la Sorciere. Elle a de plus un chapeau ſi chargé de diamants, & ces diamants ſont ſi brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le ſoleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une ſonnette d'or, dont le ſon eſt ſi harmonieux, qu'on entend une muſique raviſſante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choſes que vous demande Serene, vous avertiſſant que quiconque ſe mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il ſeroit comme impoſſible qu'il ne tombât entre ſes mains, & que toutes les Puiſſances de la terre ne le ſauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & ſon Conſeil ſe mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remede à leurs maux. Tarare en fut attendri ; & s'adreſſant au Calife : Sire, dit-il, je connois un homme

qui seroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le Calife, peindre ma fille ! & qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare ! dit le Calife : Tarare ! dit le Sénéchal avec tout le Conseil : & Tarare ! enfin s'écrierent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela seroit, dit le Calife, qui entreprendra le reste ? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna sa parole ; & le Sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la maniere dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes remarques qu'il avoit faites ſur chaque pays, que dans celui des éclipſes les gens du pays ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur ſombre pour regarder impunément le ſoleil.

Il ſe fit, ſur cette idée, des lunettes d'un verre fort obſcur, & les ayant eſſayées contre le ſoleil en plein midi, il ſe rendit chez Luiſante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la ſurprit, &, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ſes beaux yeux. Ce fut en vain ; car, après avoir examiné toutes les merveilles de ſa beauté à l'abri de ſes lunettes, il ſe mit à la peindre.

Perſonne, dans cet art, ne le ſurpaſſoit, quoiqu'il n'en fît pas profeſſion. Son goût étoit de la derniere délicateſſe pour tout :

mais perſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en beauté ; cependant celle de Luiſante ne fit point dans ſon cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que ſon viſage, cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire. Elle ne fut pas inſenſible aux louanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que, ſous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'aſſoupit d'ordinaire, il lui faiſoit des récits ſi agréables de ſes voyages, qu'elle l'auroit écouté toute ſa vie. Le peu de brillant de ſa figure n'empêcha pas celui de ſon eſprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que ſon portrait fût ſi-tôt fini : mais elle le fut bien plus quand il fallut qu'il partît pour une aventure auſſi périlleuſe que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'expoſant pour

elle ; puiſque, s'il réuſſiſsoit, il lui seroit libre de ſe choiſir un époux ; &, s'il ne réuſſiſsoit pas, qu'elle n'en choiſiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une Beauté ſe ſentoit de la tendreſse, elle ſe hâtoit de le dire, & les Princeſses en étoient tout auſſi preſsées que les autres. Tarare ſe jetta dix ou douze fois à ſes pieds pour lui marquer un tranſport qu'il ne ſentoit pas : il s'étonna de trouver ſon cœur ſi peu rempli de ſon bonheur ; car il ſentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le diſoit.

Le portrait de Luiſante fut l'admiration de toute la Cour ; il étoit ſi vivement peint, qu'on avoit peine à ſoutenir ſes regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le ſecret dont il s'étoit ſervi pour peindre ſa fille, & lui laiſsa ſes lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident ; mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter ſon entrepriſe, de l'argent, & même des troupes :

mais il refuſa l'un & l'autre, ſe recommanda ſeulement à la fortune, & ſe mit en chemin ſans autre ſecours que celui de ſon courage & de ſon induſtrie.

Tant qu'il fut ſur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaiſirs ; les fleurs naiſſoient ſous ſes pas ; les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête ; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés ; un printemps continuel rendoit l'air doux & le ciel ſerein. Avoit-il beſoin de repos ; un vaſte oranger lui préſentoit, le long d'un coulant ruiſſeau, ſon ombre fraîche & délicieuſe, tandis que les oiſeaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres ; car il n'y avoit pas un roſſignol dans tout le royaume qui ne sût la muſique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut paſsé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déſerts, ou des bois pleins de bêtes ſi ſauvages, que les tigres & les léopards ne ſont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverſer ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue. On eût dit que ces maudites bêtes ſavoient ſon deſſein ; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, & quelque demi-douzaine de griffons, ſe mirent ſur ſon paſſage.

Il ſavoit aſſez bien la guerre : ainſi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur deſſein ; &, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au ſtratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faiſant bon guet autour de ſon camp ; &, environ vers la ſeconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus ſeches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fuſil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il ſentoit bien qu'il n'aimoit pas aſſez pour oſer invoquer la belle Luiſante ; ainſi, ſans ſe recommander à ſa divinité, le fier Tarare donna tête baiſſée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes ſauvages qui ſoient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencerent à s'ébranler. Il s'en apperçut, pouſsa de grands cris ; & les ayant écartées, il ſe trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'oſa repoſer près d'un lieu ſi dangereux, quoiqu'il en eût grand beſoin. Le ſoleil ſe levoit, & ſes premiers rayons lui firent découvrir quelque choſe de brillant au milieu d'un petit ſentier : il ſuivit ce ſentier ; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même diſtance. Il fut contraint de s'aſseoir de chagrin & de laſſitude ; & dès qu'il fut ſur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel oiſeau du monde ſe vint poſer ſur un buiſſon, à quatre pas de lui.

Les plumes de ſes ailes étoient or & azur, le reſte, couleur de feu & blanc ; ſon bec & ſes ongles étoient d'or ; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroiſſoit un peu plus gros.

Tarare, qui le conſidéroit attentivement, fut charmé de ſa beauté. Quelque choſe de plus que la curioſité le preſſoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y ſongeoit pas ; car après avoir quelque temps cherché dans le buiſſon, il en tira un petit ſac qu'il mit à terre ; & l'ayant délié fort adroitement, il en ſortit une pincée ou deux de ſel, qu'il ſe mit à béqueter après l'avoir éparpillé de ſes pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort ſérieuſement. Mon Dieu ! pourſuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet ! Mais que dis-je ? un perroquet ! c'eſt un phénix !... Tarare ! dit le perroquet ; & il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramaſſa le ſac de ſel, & ſe mit en chemin le long du ſentier où il étoit : il eſpéra que l'oiſeau reviendroit à lui, puiſqu'il emportoit ſa nourriture. Je ne comprends pas, diſoit-

il, ce qui peut l'avoir effarouché. Mais d'où vient que, juſqu'aux oiſeaux, tout répete Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? celui-ci l'a pourtant dit de lui-même. Mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? eſt-ce pour l'aventure des pies? mais perſonne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, & je ne sais ſi je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux ſtériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes penſées auxquelles Luiſante avoit ſouvent part: mais elle n'occupoit point ſon ſouvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime à ſe perdre quand on aime paſſionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les ſouhaits sont incomparablement mieux logés que le bon ſens.

La nuit approchoit: il n'en pouvoit plus de laſſitude & de faim, lorſque, tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumiere au milieu de quel-

ques brouſsailles. Il y trouva un bon petit vieillard & ſa femme; du reſte, toutes les apparences d'un triſte repas & d'un mauvais gîte. Mais, ayant bien autre choſe dans la tête que le faſte ou la bonne chere, il réſolut d'y paſser la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maiſon. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune Gentilhomme auſſi délabré qu'on en pût voir. Il ramenoit deux misérables chevres qui ſe mêlerent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles.

Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumieres pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès que le jour parut, il changea d'habit avec le fils, il s'en couvrit, ſe mit un emplâtre ſur la moitié du viſage, acheta les chevres, &, ſans oublier ſon ſac de ſel, ſe mit en campagne. Il adreſsa ſes pas vers l'endroit d'où on lui dit à-peu-près qu'il verroit le palais de la Sorciere: mais ſes hôtes lui conſeillerent

de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une eſpece d'harmonie qui devenoit plus mélodieuſe à meſure qu'il en approchoit. Il ſe douta de ce qui la cauſoit; & chaſſant encore quelque temps ſes chevres devant lui, tandis qu'il obſervoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruiſſeau.

Le voiſinage d'un lieu dangereux & l'approche d'une aventure téméraire lui cauſerent quelques réflexions; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il ſe diſoit ſans ceſſe :

Ce n'eſt rien qu'entreprendre, à moins que l'on [n'acheve;
Et quand je devrois ſuccomber,
Il eſt beau qu'un mortel à Luiſante s'éleve;
Il eſt beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne ſaurois périr pour un plus beau deſſein.

Tandis qu'il ſe fortifioit ainſi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une perſonne qui s'empara de toute ſon attention. A ſa fraîcheur on l'eût priſe pour l'aurore d'un jour d'été; à ſa taille, pour la mieux faite des Déeſſes; & à ſes graces, pour toutes les graces aſſemblées dans une perſonne.

Elle étoit très ſimplement vêtue : mais un arrangement naturel, que ſoutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ſes habits, qu'elle lui parut quelque Princeſſe déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds juſqu'à la tête, à meſure qu'elle avançoit vers le ruiſſeau; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds ſi bien tournés, ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils ſoutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes chevres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de l'eau.

TAYLOR INST. Oxford

Il ſe rapprocha dans le temps qu'ayant pouſsé quelques ſoupirs elle ſe mit à dire : Non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe ! Hélas ! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſsurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer. Et un moment après : Heureux oiſeaux, diſoit-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes & d'autres oiſeaux, qui vous font une guerre continuelle, du moins jouiſsez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant ; & après s'être lavé le viſage & les mains, elle prit ſa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée ſans qu'elle eût pris garde à lui : il avoit trouvé ſa perſonne toute charmante ; & à ſon air, il trouva qu'elle avoit l'eſprit naturel, l'humeur douce, le cœur ſincere, &

cependant l'ame aſsez fiere. C'étoit trouver bien des choſes en un moment ; cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il paſsa la journée dans ce bocage comme il lui plut ; &, la nuit étant venue, il y laiſsa ſes chevres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il ſavoit où il alloit : il eût erré long-temps de cette maniere, ſi un éclat ſoudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande maiſon plate à deux cents pas de lui. Cette lumiere étant diſparue, il ne laiſsa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maiſon. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere ; &, ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille. Et ayant prêté l'oreille quelque temps ſans rien entendre, il écarta, le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit ; & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il

vit l'horrible Dentue qui, en marmottant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit ſur le feu : elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui ſortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jetta trois crapauds & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement ;
C'eſt pour déplumer mon amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſse.

Son amant ! grands Dieux ! s'écria Tarare : il faut que ce ſoit quelqu'un de ces monſtres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit de temps en temps dans la chaudiere un doigt qui avoit un ongle preſque auſſi long que ſa dent : c'étoit pour prendre de cette belle compoſition, qu'elle goûtoit pour voir comment alloit le ſortilege.

Au coin du feu étoit un petit monſtre ſi laid & ſi boſſu, qu'il faiſoit encore plus peur que ſa mere.

La Belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monſtre, & avec ſes bras de neige & ſes mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus craſſeux & les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en déſeſpéroit, & n'en étoit pas moins déſeſpéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva ſa grande dent, & la regardant de travers : Malheureuſe ! dit-elle, oſes-tu bien ſervir de ſi mauvaiſe grace celui qui dans deux jours ſera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentue, & de poſſéder un tel époux !

Tarare ne put s'empêcher de treſſaillir à ces paroles. La Sorciere leva la tête à ce bruit ; & lui, deſcendant au plus vîte de peur d'être ſurpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y paſſa le reſte de la nuit à ſonger à ce qu'il venoit de voir, & à méditer ſon entrepriſe.

Le matin ſuivant ramena la belle fille au bord du ruiſseau. Elle y revint avec tous ſes charmes, toute ſa douleur, & par-deſſus tout cela, avec de vilains habits craſſeux, & du linge fort ſale qu'elle ſe mit à laver en pleurant de tout ſon cœur.

Cette ſeconde vue, au bord du même ruiſseau, augmenta la compaſſion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit ſentir qu'il auroit bientôt beſoin de la ſienne. Elle étoit penchée vers le ruiſseau en lavant ces vilaines hardes, elle paroiſsoit d'un déſeſpoir à s'y précipiter s'il y eût eu de quoi la noyer. La poſture où elle étoit laiſsa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée : il en loua le Ciel, ſans oſer pourtant ſe flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de ſe découvrir à elle : mais, avant que de lui parler, il voulut attirer ſon attention, & tirant une flûte de ſa poche, il ſe mit à jouer un air aſsez touchant. Il ne peignoit pas la moitié ſi bien qu'il jouoit de la flûte ; & c'eſt tout dire.

Elle tourna les yeux avec ſurpriſe vers lui : ſa figure & ſa maniere de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'apperçut qu'elle l'écoutoit, il fit ſemblant de ſuivre ſes chevres qui s'éloignoient. Non, dit-elle quand il eut ceſſé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'eſt pas ſi agréable. Qu'il eſt heureux, pourſuivit-elle, ce pauvre, qui paſſe ſa vie à garder les chevres ! Hélas ! tout malotru qu'il eſt, je voudrois de bon cœur être ce miſérable ! Mais que vient-il faire ſi près d'un lieu déteſtable, puiſqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin ſon chétif troupeau ? que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue ? Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Epine, dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut ſi ſurpriſe, qu'elle penſa s'évanouir ; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es ! tu peux mourir, mais tu ne ſaurois me ſauver, puiſqu'il faudroit pour cela me dégager de l'eſ-

clavage où je suis, & que cela eſt impoſſible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y paſserois de bon cœur ma vie, ſi je n'avois à craindre quelque choſe de plus effroyable : mais on veut que j'épouſe le fils de Dentue !

Je sais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en ſauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroiſsoit tout ſavoir. Il n'avoit eu que le plaiſir de la voir, & n'avoit pas encore ſenti celui d'en être regardé : il le préféra dans ſon ame à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta ſon emplâtre pour paroître moins défiguré : je ne sais s'il fit bien ; cependant ſi elle ne fut pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoutumoit aſsez à ſa maniere de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroiſsoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux & la Jument ſonnante ; qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une Princeſse qui paſsoit pour la merveille du monde, & dont il

commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Eh ! quel moyen, diſoit-il, de s'en ſouvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Epine ! c'eſt elle qui ſera déſormais l'objet de toutes mes entrepriſes. Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du ſacrifice.

Dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentiments : il la conjura de ſe fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de ſon entrepriſe : il ne lui demanda que de conſentir à ce que propoſeroit un homme qui choiſiroit deux ou trois cents mille morts plutôt que de l'offenſer.

Il s'informa d'elle préciſément où étoit l'écurie de Sonnante. Il sut qu'on ne ſe donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faiſoit pas le moindre mouvement ſans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la ſortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage. Elle n'oſa reſter plus long-temps ;

& lorſqu'ils ſe ſéparerent, elle le regarda tout auſſi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il ſe recommanda sérieuſement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une induſtrie dont il avoit plus beſoin que jamais, & à toute la fermeté de ſon courage. Il ſentoit bien qu'il étoit inſpiré par quelque choſe au-deſſus de l'adreſſe & du bon ſens. Il s'imagina que c'étoit ſa nouvelle paſſion : mais c'étoit toute autre choſe.

Cependant, bien réſolu de ſuivre tous ces mouvements inconnus, il commença par ſouffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiſeaux; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en ſerviſsent en ſon abſence; & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant ſon petit ſac de ſel, & la glu qu'il avoit priſe aux petits garçons. Bel équipage pour une entrepriſe comme la ſienne! belles armes pour ſe garantir du pouvoir redoutable d'une Sorciere à laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors!

Un bruit mélodieux le conduiſit droit à la jument Sonnante ; il y arriva comme elle venoit de ſe coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce, & la meilleure bête du monde. Il la careſsa doucement de la main en la ſaluant. Elle en fut ſi touchée qu'elle lui auroit donné ſa vie ; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorciere, qui lui donnoit à manger, & qui ſouvent la maltraitoit, outre qu'il étoit ſi horrible, que bien ſouvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette diſpoſition, il remplit toutes ſes ſonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de ſe déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante ſe leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit. Tarare réitéra ſes careſses, la ſella, lui mit ſa bride, &, la laiſsant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue.

Dès qu'il y fut, il ſe poſta ſur le toit

avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne ſavoit pas pourquoi ce ſac de ſel étoit entre ſes mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit, par la même ouverture, à-peu-près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Epine lui parut encore plus malheureuſe: car la premiere fois elle ne faiſoit que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monſtre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, ſur le pied du prochain mariage, ſe mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardieſſe de rebuter ſes familiarités.

La Sorciere la força de s'aſſeoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit ſa tête ſur ſes genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur d'Epine n'oſa témoigner l'horreur qu'elle en avoit: mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la Sorciere. Tarare ſentoit toutes ſes afflictions.

Dentue, toujours attentive à ſes ſortileges, en remuoit la compoſition avec ſa

grande dent juſques au fond de la chaudiere. Elle y jettoit de temps en temps quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque choſe du ſien, &, par l'ouverture de la cheminée, il y vuida ſon ſac de ſel.

La Sorciere ne s'en apperçut que lorſqu'elle voulut en goûter comme la premiere fois : elle treſſaillit ; en goûta pour la ſeconde fois ; &, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri ſi affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois. Elle ôta promptement ſon chaudron de deſſus le feu, & donna un ſoufflet à l'innocente Fleur d'Epine, qui en penſa tomber à la renverſe, en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante ſoufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colere prit le deſſus de ſa prudence : il s'alloit perdre pour

la venger, ſi Dentue, après avoir loué ſon fils d'un ſi noble reſſentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruiſſeau. Va, mon mignon, diſoit-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer. Je l'y enverrois bien toute ſeule, ſi ce n'eſt qu'il n'a aucune vertu que quand il eſt ſur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte porte autre choſe. Va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les eſprits; ils n'oſeroient approcher quand le chapeau luit: & je te promets que tu épouſeras cette gueuſe, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui dà! j'y conſens, dit Tarare en deſcendant, pourvu que ce ne ſoit qu'à ſon retour. Il ne s'aviſa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence ſe poſter entre la maiſon & le ruiſſeau.

A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ſes yeux; elle lui parut

ſi brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il ſembloit que ce fût elle qui lui prêtât ſa lumiere.

Le petit monſtre qui l'accompagnoit ſe traînoit à peine ſous le poids d'une cruche vuide : le petit vilain ne ſe contentoit pas d'être boſſu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, & ſi petit qu'il avoit vainement eſſayé de prendre ſa belle maîtreſſe ſous le bras, jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de ſa poche. Il s'y étoit attaché, ſe traînant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car Dieu ſait les enjambées qu'elle faiſoit pour s'en dépêtrer. Son cœur battoit ſi fort de crainte & d'eſpérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorſqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit.

Sa vue la fit treſſaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après. Je ne ſais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en apperçut : mais, après l'avoir raſſurée, ſe ſaiſiſſant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans ſon mouchoir, &, après l'avoir chargé ſous

ſon bras comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laiſsée. Il inſtruiſit Fleur d'Epine de ſon deſsein en peu de mots : elle étoit ſi éperdue, qu'elle approuva tout ſans rien entendre. J'ai une frayeur mortelle, dit Fleur d'Epine ; je ne crains plus pour moi ſeule, & c'eſt avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrois me raſsurer ſur ce que vous me dites ; pour cela ſauvons-nous en diligence, puiſqu'il n'y a que cela qui puiſse nous ſauver. Mais que ferez-vous de ce petit monſtre ? Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouſer, & pour le ſoufflet qu'il vous a donné, ſi ce n'eſt que ſa mere ne seroit pas ſi affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuſe Fleur d'Epine, qui ne pouvoit conſentir à d'autres cruautés qu'à celle des Beautés séveres envers les tendres

amants, ſe préparoit à demander grace pour le miſérable. Non, Madame, lui dit Tarare, ne ſoyez point alarmée : tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à ſon aiſe, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laiſser quelque faveur pour ſe ſouvenir de vous, puiſqu'il perd l'eſpérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coeffure en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Epine ne ſavoit ce que cela vouloit dire : mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de ſaiſon de plaiſanter dans une telle conjoncture.

Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coeffé, ſon viſage en parut plus déteſtable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie ; & quand il vit qu'elle n'aboutiſſoit qu'à porter la coeffe de ſa maîtreſſe, il ſe crut ſauvé. Mais Tarare, après lui avoir lié les pieds & les mains, & fourré aſſez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout ſon corps de foin, de maniere

qu'on ne lui voyoit que le derriere de la tête aſsez proprement coeffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir careſsé Sonnante, il monta deſsus, prit Fleur d'Epine devant lui, ſe mit en campagne, & tourna le dos au palais de la Sorciere. Quoique Sonnante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de ſa vîteſse, lui mit la bride ſur le cou pendant une heure : mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il ſe crut aſsez loin pour laiſser un peu prendre haleine à ſa jument.

Il avoit raiſon d'être content, après avoir mis à fin une terrible aventure en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer ; il reſpiroit ſans alarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ſes bras ſans pouvoir s'en offenſer : heureuſe ſituation pour un homme qui, ayant tenté l'entrepriſe pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour ! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien aſsez : il étoit trop éclairé ſur ſon mérite pour ſe flatter d'au-

cun eſpoir ſur l'agrément de ſa figure ; il ne ſavoit que trop que, ſans le ſecours de ſon eſprit & de ſon amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Epine avoit redoublé ſa paſſion ; & ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette Beauté entre ſes bras, quoique le plus reſpectueuſement du monde.

Belle Fleur d'Epine, lui diſoit-il ſentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez ſans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les ſentiments pour vous ſont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite ; car j'oſe dire que perſonne ne s'y connoît mieux : mais je n'oſe vous dire que je le ſens juſques au fond du cœur ; il ſeroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raiſons aſſez particulieres m'ont fait quitter mon pays : quand j'en partis, je n'avois ni projet ni deſſein arrêté, je ne ſavois pas trop ce que j'allois chercher par le monde ; mais je ne connois que trop à préſent que c'étoit vous

Ayez agréable que je vous amuſe pendant quelques moments par ce récit.

Fleur d'Epine, ne ſachant que répondre à tant de choſes qu'on lui diſoit à la fois, ſe pencha doucement contre lui comme pour ſe repoſer. Il aimoit bien cette façon de répondre, & ſans en attendre d'autre, il continua de cette maniere :

Je ſuis fils d'un petit Prince, dont les Etats ſont tout des plus petits : mais en récompenſe les ſujets y ſont riches, contents, & fideles.

J'avois un frere, Dieu ſait ce qu'il eſt devenu. Nous n'avions pas plus de ſix ans quand mon pere nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eu de la raiſon : Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aîneſſe ne ſauroit décider de la ſucceſſion entre vous. Cependant comme mes Etats ſont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cede ſes droits à l'autre ; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder,

dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs ; & ces dons sont l'eſprit & la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages ſoient séparés, que chacun choiſiſse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois ; je demandai l'eſprit, & mon frere la beauté.

Mon pere, nous ayant embraſsés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choiſi.

Mon frere s'appelloit Phénix, & moi Pinſon ; & ſi nous avions eu d'autres freres, je ne doute pas qu'on ne les eût appellés, les uns Merles, les autres Sanſonnets, Roſſignols ou Serins, ſelon le nombre : car une des folies du bon petit Prince étoit celle des oiſeaux ; l'autre, de vouloir que ſes enfants l'appellaſsent Monſieur mon pere, en parlant de lui ; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi. Mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit : cela fut peut-être cauſe qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre

ſexe. Mais pour moi, quoiqu'on me flattât ſur les gentilleſſes de mon eſprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les peres & les meres vont fatiguant les gens de leurs bons mots; & je ne me ſentois qu'autant d'eſprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas aſſez.

Quoique nos inclinations fuſſent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frere & moi. Je paſſois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais; je diſtinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un aſſez petit nombre, je fus quaſi fâché d'une délicateſſe qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne ſongeoit qu'à ſe parer, pour éblouir par ſa figure.

Enfin notre pere mourut, & parut auſſi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laiſſoit dans une union ſi parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la premiere fois, à être de

différents avis, & à vouloir conteſter l'un contre l'autre : mais dans une diſpute qui fut très opiniâtre, il ne s'agiſſoit que de vouloir céder chacun ſon droit. Phénix ſe tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de ſuccéder ; que pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'auſſi bonnes raiſons pour ſe mettre en poſſeſſion de notre petite principauté : je ne le perſuadois pas. Ainſi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de ſon côté, à la charge que celui qui ſeroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt ſe mettre en poſſeſſion de notre commun héritage. Nous laiſſâmes des Miniſtres fideles pour gouverner en notre abſence ; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon ſens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La premiere aventure qui m'arriva dans celle que j'avois priſe eſt aſſez ſinguliere, quoique ce ne ſoit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui ſignalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces ſans rien trouver qui me donnât la moindre eſpérance de m'élever à quelque fortune conſidérable. Je ne laiſſois pas de m'inſtruire par-tout où je trouvois quelque choſe digne de mon attention ; j'appris des ſecrets de toutes les natures ; je remarquai ce que chaque pays avoit de ſingulier : mais rien de tout cela ne contentoit ma curioſité.

Parvenu enfin au royaume de Circaſſie, qui eſt le pays des Beautés, je m'étonnai de l'avoir preſque traverſé d'un bout à l'autre ſans en trouver qui m'eût ſeulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cauſe au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume ; & je crus que les troubles avoient pu diſperſer ces Beautés, que j'avois cru rencontrer à chaque pas, de la maniere qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaſte plaine : au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut aſsez ſuperbe. La curioſité de le voir me prit : je la ſuivis, &, en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut aſsez ſombre, & les habitants triſtes. Cependant j'y vis plus de Beautés que dans le reſte de la Circaſſie : mais jamais il n'y en eut de plus ſauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient ; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur diſois en les abordant, ne tournoient pas ſeulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles repréſentent naturellement de très belles femmes.

Je traverſai je ne sais combien de galeries ſans rencontrer, dans ce vaſte château, que des objets auſſi ennuyants qu'ils paroiſsoient ennuyés, lorſque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement ſéparé

de ces galeries. Je fus bien aiſe que tout ne fût pas abîmé dans la triſteſse que ce lieu commençoit à m'inſpirer. J'entrai dans cet appartement ; &, dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre Pies aſſiſes autour d'une table, qui jouoient aux cartes. Elles ne furent point effarouchées de ma préſence ; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuerent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une Corneille de fort bonne mine aſſiſe auprès d'elles, qui faiſoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus aſsez ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau ; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement : elles mêloient, coupoient & donnoient comme ſi elles n'avoient fait autre choſe de leur vie. Au fort de mon attention une de ces Pies, après avoir long-temps filé une de ſes cartes, les jetta toutes ſur la table avec tranſport, & ſe mit à crier TARARE! de toute ſa force.

Les autres y répondirent ; la Corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare ! & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais ſi perçants, que je n'y pus tenir.

Je ſortis de l'appartement des Pies du ſombre château, &, trois jours après, du royaume. Ce fut environ vers ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luiſante commençoit à ſe répandre par-tout : j'en appris des choſes ſi merveilleuſes, que je ne les pus croire ; & quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder, je réſolus de m'éclaircir par moi-même ſi ce qu'on en diſoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inſpiré la curioſité de le voir par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout-à-coup ; je ne sais ſi ce fut par l'uſage introduit parmi les aventuriers, qui ſe déguiſent toujours, ou ſi le nom de Pinſon ne me parut pas aſsez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui

chez la premiere Beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom, & l'aventure des Pies m'étant reſtée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare ! dit Fleur d'Epine. Juſtement, pourſuivit-il ; & ce qu'il y a de ſingulier à ce nom, c'eſt qu'il ſemble qu'on ne puiſſe l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout auſſi-tôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois priſe, la ſavante Serene a établi ſa demeure enchantée. Le deſir de connoître une perſonne que des connoiſsances ſurnaturelles, acquiſes par une longue étude, rendoient la plus illuſtre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de Luiſante. Mais la difficulté d'y parvenir penſa me rebuter : de mille & mille gens qui avoient eu le même deſſein que moi, un très petit nombre avoit réuſſi. On ſavoit à-peu-près le lieu de ſa réſidence : mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit ; il étoit impoſſible de le trouver, ſi la fortune, ou

plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus aſsez heureux pour être admis à ſa préſence ; & apparemment je n'en fus digne que par l'extrême paſſion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie ſupérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la deſcription particuliere d'un ſéjour dont les beautés ſe peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'eſt que cet endroit de Cachemire eſt, à l'égard du reſte, ce que le délicieux royaume de Cachemire eſt à l'égard du reſte de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de paſſer auprès d'elle me valut aſsurément beaucoup plus que le don d'eſprit que mon pere croyoit m'avoir laiſsé en partage : je crus m'appercevoir que mon admiration & mes reſpects m'avoient attiré ſa protection ; elle me la fit eſpérer en la quittant, & je partis dans la réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il me ſeroit poſſible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour. Je connus bientôt ce

que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractere de ſon premier Miniſtre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir, ceux qui gouvernent ſous leur maître, il n'avoit pas auſſi leur préſomption, & moins encore leur rudeſſe ; c'étoit le Miniſtre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas ſi ſimple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à ſon ſervice en qualité d'Ecuyer, & je m'apperçus bientôt que mon ſervice lui étoit agréable. Quelle ſorte de beauté étoit-ce? dit Fleur d'Epine en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. Et continuant ſon diſcours : Comme le Sénéchal ſon époux étoit tout des plus groſſiers, je n'eus pas de peine à paſſer pour fort habile dans ſon eſprit ; cela fit qu'on ſe ſervit de moi pour chercher un remede aux maux que faiſoient chaque jour les yeux de la Princeſſe.

Tarare alors lui conta de quelle maniere il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'a-

vez donc ſouvent regardée ? dit Fleur d'Epine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & ſans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée ſi merveilleuſement belle qu'on vous avoit dit ? pourſuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, ſi vous en êtes d'abord devenu paſſionnément amoureux : mais dites-m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit paſſé entre Luiſante & lui, pas même l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouſer en cas qu'il réuſsît dans ſon entrepriſe.

Fleur d'Epine ne l'eut pas plutôt appris, que, repouſsant les mains dont il la tenoit embraſsée, elle ſe redreſsa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; & continuant ſon diſcours, ſans faire ſemblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuſe influence avoit diſposé le premier penchant de la Princeſse en ma faveur : mais

je ſentois bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma perſonne, & que je la méritois encore moins par les ſentimens de mon cœur ; car je ne me ſuis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque inſtant qui m'en éloignoit effaçoit inſenſiblement ſon idée de mon ſouvenir ; &, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en ſuis plus ſouvenu du tout.

Il ſe tut ; & la belle Fleur d'Epine, au lieu de parler, ſe laiſſa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ſes mains ſur celles qu'il remit autour d'elle pour la ſoutenir.

Ils en étoient là ; le jour commençoit à paroître ; & Tarare, ayant pris le chapeau lumineux pour en ſoulager Fleur d'Epine qui ne l'avoit point quitté durant l'obſcurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naiſſante : ſa fraîcheur ranimoit les fleurs ; & les larmes précieuſes qu'elle répandoit, arroſant l'herbe des prai-

ries, abattoient la pouſſiere ſur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-couriere du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, la jument Sonnante ſe mit à hennir. Fleur d'Epine en treſſaillit; & tremblant depuis les pieds juſqu'à la tête: Ah! dit-elle, nous ſommes perdus! la Sorciere nous pourſuit! Tarare regarda derriere lui, & vit la terrible Dentue montée ſur une licorne couleur de feu, qui menoit en laiſſe deux tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de raſſurer Fleur d'Epine, en lui diſant que la jument étoit ſi vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la Sorciere & ſon équipage; & là-deſſus il voulut pouſſer à toute bride. Mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manieres; elle étoit immobile.

Fleur d'Epine s'évanouiſſoit entre ſes bras, voyant la Sorciere à cinquante pas d'eux: Tarare avoit beau lui proteſter que,

tant qu'il auroit une goutte de ſang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ſes mains, ni entre les griffes de ſes tigres ; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Denture approchoit toujours, & Tarare, ne ſachant plus à quel Saint ſe vouer, s'aviſa d'eſſayer les voies de la douceur ; & careſſant la jument : Quoi ! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtreſſe à cette vilaine Sorciere qui la pourſuit ? N'as-tu donc commencé de ſi bonne grace, que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jetta par-deſſus ſon épaule gauche. Dans un inſtant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que ſoixante pieds de haut ; mais elle étoit ſi longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine reſpira, Tarare remercia le

Ciel; & Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare, croyant Fleur d'Epine en sûreté, lui alloit dire quelque choſe de tendre, & peut-être de joli, lorſque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de ſa courſe. Tarare tourna la tête, & vit l'éternelle Dentue qui les pourſuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui ſoit à l'épreuve de ſa licorne, de ſes tigres, de ſa longue dent & de ſon épouvantable griffe?

Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Epine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la premiere fois, ſembloit clouée à la terre.

Tarare, ne perdant pas courage, ſe mit à haranguer Sonnante d'une maniere plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant: Hélas! lui diſoit-il, vertueuſe Sonnante, je vois bien que la Sorciere a jetté ſur vous quelque ſort, & que, lorſqu'elle vous peut voir, vous ne ſauriez plus remuer: Si cela n'étoit, ayant le cœur auſſi bien fait que

vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas ſauver votre jeune maîtreſſe la belle Fleur d'Epine. Mais comme je vois, par votre triſteſſe, que vous n'avez plus de ſecours à nous offrir, je vous demande une grace, qui eſt de ſauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la Sorciere & de ſes tigres : peut-être que la fortune ſecondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chere Fleur d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux ſur moi. Adieu, bonne Sonnante, ſauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; & ſi vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois ſouvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant : mais Fleur d'Epine lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut ſi attendrie, qu'elle ſe mit à pleurer comme une folle : elle ſanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus groſſes que le pouce couloient de ſes beaux yeux juſ-

qu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle remua ſix fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de ſon doigt : il la jetta par-deſſus ſon épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt ſi large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer. Ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit pourſuivis ; mais ce fut avec tant d'impétuoſité, qu'elle, ſa licorne, & ſes tigres, penſerent s'y noyer.

Ce fut un plaiſir pour Fleur d'Epine & Tarare de voir comme l'eau la pourſuivoit à meſure qu'elle preſſoit ſa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un ſaut d'alégreſſe, qui penſa faire tomber Fleur d'Epine. Cela donna occaſion à Tarare de la ſerrer encore plus étroitement, comme pour la ſoutenir ; car, quoiqu'il ne ſe fût pas attendu à ce tranſport ſoudain de

la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une ſeconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue ! Tarare eſpéra que ce ſeroit la derniere alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonnante ſembloit prendre part à la tranquillité qui ſuccédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'aviſa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de ſon deſſein, ne ſachant pas ſi la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller ; c'eſt pourquoi lui ayant remis la bride ſur le cou : Sonnante, lui dit-il, je ſais bien qu'on ne ſe peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire ; il eſt tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'eſt celui qui eſt auprès de la demeure de Serene ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire ? lui

dit Fleur d'Epine : n'eſt-ce pas celui de Luiſante ? C'eſt le royaume de ſon pere, dit-il, & c'eſt à ſon pere que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Eh quoi ! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous euſſiez entrepris ce dangereux exploit pour Luiſante, vous n'aviez ſongé qu'au plaiſir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, pourſuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle perſonne du monde pour ſonger à une créature comme Fleur d'Epine ! Pourquoi me le diſiez-vous, puiſque vous ne le penſiez pas ? Ah ! Tarare, dit-elle en laiſſant tomber quelques larmes, je vois bien que votre ſeul empreſſement eſt de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promiſes, & lui menant Fleur d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous ſembliez craindre ſi fort de per-

dre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point enviſager comme le plus grand des malheurs celui d'être ſacrifiée à Luiſante ; elle ne vous aimera que trop ſans ce nouveau témoignage de votre tendreſſe.

Tarare ſe déſeſpéroit de ſon affliction ; mais il étoit charmé de ſes alarmes : & voyant qu'elle ne ceſſoit de pleurer : Non, charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec tranſport, je ne vous ai point trompée en vous diſant que je ne m'expoſois que pour vous ; & vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de ſonger à vous ſacrifier à Luiſante. Votre premiere vue l'a chaſſée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent ſi bien la délicateſſe & la ſincérité de vos ſentiments, ont pénétré juſqu'au fond de mon ame. Je voulois mourir pour vous ſauver,

jugez ſi c'eſt pour une autre que je veux vivre : ayez donc l'eſprit en repos ſur mon deſſein, ſouffrez que je tienne ma parole, puiſque je serois indigne de vous ſi j'y manquois. Sachez que nous ne ſaurions être en ſûreté que ſur les terres de Cachemire ; & comptez que, s'il en eſt queſtion, ce ſera Luiſante que je ſacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime perſuade, & l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Tarare avoit ouvert ſon cœur avec un empreſſement trop ſincere & trop naturel pour laiſer aucune inquiétude à Fleur d'Epine ſur ſes intentions ; & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger & de plus vîte ſur la terre. Ils arriverent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limi-

tes du bienheureux Cachemire. Sonnantey grimpa comme ſi elle eût marché en raſe campagne, & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au ſommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums de l'Arabie; & de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel ſembloit s'offrir à leurs yeux avec tous les agrémens d'une variété délicieuſe. Fleur d'Epine fut bien aiſe de s'y arrêter un moment; & tandis qu'elle ſe perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalouſie, qui ſe fourre par-tout, vint troubler ſon attention.

Quoi! dit-elle, Luiſante eſt héritiere de tout ce que je vois; Luiſante, plus précieuſe encore que tous ces tréſors, & plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choiſira pour époux; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refuſât ſa main pour Fleur d'Epine! Ah! Tarare, s'il eſt vrai que votre conſtance, ou plutôt votre aveuglement pour moi, ſoit à l'épreuve de ce que je

crains, raſsurez-moi, s'il eſt poſſible, avant que nous deſcendions dans ces lieux enchantés; ou laiſsez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une deſtinée plus ſupportable que celle de vous voir à Luiſante.

Un autre ſe seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas ſi-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire: mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit paſſionnément. Il étoit ſi éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de ſon cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir: Belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'aſsurance de ma ſincérité que vous ſouhaitez: l'un eſt de recevoir ici votre main en préſence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les Puiſsances inviſibles qui nous écoutent, que je me croi-

rois plus heureux de paſser ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous ſommes montés, que de régner avec Luiſante dans ces climats fortunés où nous allions deſcendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi ſans aller plus loin, & vais vous conduire au petit Etat où mon frere eſt peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que par-tout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur & à la pourſuite de la cruelle Dentue : mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous ſauver du juſte reſſentiment de Serene, à qui j'ai promis de remettre ſa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur d'Epine témoigna ſa ſurpriſe par un petit treſſaillement. Oui, belle Fleur d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la Magicienne Serene, que ſa vertu autant que ſon art rendent plus reſpectable que ſi elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allaſſions, afin que, mettant à ſes pieds les tréſors qu'elle a demandés, & que j'ai heureuſe-

ment enlevés à la Sorciere, je sois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette derniere proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient.

Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi-bien que leur incertitude, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majesté Séréniſſime.

Nos amants se trouverent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les alarmes & les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui

n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruiſseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine n'y fut pas plutôt aſſiſe, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante pour lui laiſser prendre quelque rafraîchiſsement : mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laiſser la liberté de paître où bon lui ſembleroit, il débouscha toutes ſes ſonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle ſentit que ſes ſonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuſer à paître, elle faiſoit des mouvements ſi gracieux & ſi meſurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faiſoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, ſe mit à conſidérer ſa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; ſon viſage, dans

le doux ſommeil qui fermoit ſes paupieres, brilloit de tous les agréments que la fraîcheur, la jeuneſse & les graces y pouvoient répandre. Le paſſionné Tarare ne ſe laſſoit point de la conſidérer, & ſe laiſſoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidele reſpect, quelque envie que cette contemplation pût inſpirer d'en ſortir.

Les amants de ce temps-là ne ſavoient ce que c'étoit que de ſurprendre ou de voler des faveurs quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il ſe contenta donc de repaître ſes yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener ſon imagination ſur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignoit inſenſiblement, faiſoit aller ſes ſonnettes harmonieuſes d'une maniere ſi raviſsante, qu'il choiſit quelques uns des airs nouveaux qu'elles compoſoient, & y fit des couplets tendres & galants à la louange de Fleur d'Epine endormie. Non, diſoit-il dans ſes vers,

TAYLOR INST. OXFO

s'il ne tenoit qu'à moi de former une Beauté ſelon ma fantaiſie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois ; & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine depuis les pieds juſqu'à la tête.

Avec de telles imaginations, le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouiſſoit ſa Divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir beſoin de manger.

De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau deſſert du monde : chaque arbre & chaque buiſſon en offroit de reſte. Mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit quand on avoit bien faim. Il laiſſa ſes tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonnante dont la muſique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne ſavoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire : mais il ſe mit en tête

qu'une créature qui leur avoit été d'un ſi grand ſecours ne pouvoit manquer de reſſource pour tous leurs beſoins. Il la trouva comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiſeaux que la douceur de ſon harmonie avoit raſſemblés autour d'elle : il en coûta la vie à une gélinote, deux perdrix rouges & un faiſan, qui ſe trouverent un peu trop attentifs. Il ſe mit à les accommoder pour le ſouper de Fleur d'Epine ; car quoique Pinſon fût Prince, Tarare étoit cuiſinier quand il vouloit, & tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de ſon mieux dans cette occaſion.

A ſon retour Fleur d'Epine s'éveilla, & à ſon réveil elle fut ſervie. Elle ne parut pas inſenſible à ces soins ; & cet empreſſement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le haſard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiſeaux que l'amour de la muſique avoit trahis : mais elle ne laiſſoit pas d'en manger en les plaignant.

Elle voulut ſavoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'oſoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop. Lui de proteſter qu'ils ne la louoient pas aſſez ; & de prendre ſes charmes à témoin qu'il en ſentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en proſe ni en vers.

Tarare, dit la modeſte Fleur d'Epine, ſi je voulois me chagriner par de juſtes réflexions, je vous dirois que votre ſincérité m'eſt un peu ſuſpecte. Je me connois, & je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites & de ce que vous m'aſſurez que vous penſez.

Il ſe dit pluſieurs choſes fort tendres de part & d'autre ſur cette conteſtation, dont ſe paſsera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces converſations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu ſe remettre en chemin.

L'innocence de ſes ſentiments, le reſpect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, ſembloient ſuffire pour lui mettre l'eſprit en repos. Cependant comme elle étoit délicate ſur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à reſter enſemble toute la nuit. Mais elle étoit embarraſsée pour Tarare, qui vraiſemblablement avoit beſoin de repos. Il connut ſa penſée, entra dans ſes ſentiments, & l'ayant fort aſsurée qu'il n'étoit pas aſsez lâche pour dormir auprès d'elle, ils ſe remirent en chemin, dans l'eſpérance d'arriver chez l'illuſtre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante ſurprit & charma tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Dans les bois qu'ils traverſoient, les oiſeaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient ſaluer le jour naiſſant, lorſqu'ils répondoient au ſon agréable des ſonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail. Mais Fleur d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de deſſus ſa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens ſe rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à ſa belle maîtreſſe qu'elle ſalueroit bientôt ſon illuſtre mere. Mais il ne put tenir ſa promeſſe. Comme il avoit été déjà deux fois chez la Magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troiſieme. Mais ce fut en vain qu'il s'obſtina deux jours entiers à la chercher : il ſavoit bien qu'il avoit cent fois paſſé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene

lui devenoit plus inacceſſible cette fois que les autres, puiſqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reſte des tréſors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Epine ne le ſoupçonnât de l'avoir trompée ſur cet article : mais les dernieres preuves qu'il lui avoit données de la ſincérité de ſa tendreſſe l'avoient entièrement guérie de toutes ſes jalouſies ; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la diſgrace d'une mere qu'elle n'avoit jamais vue, & qui ſembloit refuſer de la voir.

Ils ne ſe rebuterent pas ; & le troiſieme jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, ſans s'aviſer, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la Magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver par-tout où l'on lui diſoit d'aller, ſans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne ſavoit pourtant pas cela : mais s'il avoit été inſpiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas

tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce temps-là que certain Politique de campagne qui ſe mêloit d'entretenir des correſpondances à la Cour, y manda l'arrivée de Tarare, ſur quoi le Calife lui ayant dépêché courier ſur courier, avec ordre de ſe rendre inceſſamment à la Cour, il fallut obéir malgré quelque légere alarme qui reprit à Fleur d'Epine, & des preſſentiments ſecrets qui menaçoient ſon cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les ſupprimer devant Tarare; & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luiſante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remede à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompenſe.

Ils arriverent enfin, & furent reçus comme en triomphe: tout retentiſſoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare juſques aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'a-

chever ſi glorieuſement une entrepriſe commencée pour le bien public & pour le ſervice de la Princeſſe, n'apportât le remede à tous leurs maux ; & il en étoit temps.

Le bon Calife, depuis ſon départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de ſa fille, avoit laiſsé tomber ſes lunettes, & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour lui en avoient ôté la lumiere. Le Sénéchal, de tous les Miniſtres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; ſa femme s'en étoit conſolée par ſa nouvelle faveur auprès de la Princeſſe : elle étoit ſi grande, qu'elle ne tuoit plus perſonne de ſes regards que par ſon conſeil.

Voilà bien du changement à la Cour, mais ce n'étoit pas tout. Depuis peu il étoit arrivé par malheur une certaine More qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes inſinuants de ſon eſprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princeſſe par les charmes d'un perroquet, qui garantiſsoit ceux qui le tenoient du danger de ſes yeux.

Le Conſeil fut aſſemblé ſur l'arrivée de

Tarare ; & le Calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ſes affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embraſſer celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns propoſerent de lui élever des ſtatues, d'autres opinerent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife conſentoit à tout pour honorer tant de mérite.

Mais Tarare s'en défendant avec modeſtie : Eh ! Sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent, auſſi-bien que votre ſage Conſeil ! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenſes ; eſt-il temps d'en parler avant que ce ſervice ait produit ſon effet ? Je n'oſe vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empreſſement dont vos couriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serene ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remede tant deſiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à ſon Conſeil : ſon Conſeil la rejetta ſur les ordres de la Princeſſe, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de ſon pere, & que la Sénéchale gouvernoit abſolument.

Il fut réſolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les tréſors de la Sorciere.

Le Calife voulut abſolument que Fleur d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale comme dans le lieu le plus honorable après ſon palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luiſante. Tarare l'y conduiſit, & la femme More étoit ſi empreſſée à la ſervir, & le faiſoit avec tant d'adreſſe, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas ſeulement aller au palais de peur de renouveller ſes alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, & mettre ordre à ſon départ pour le jour ſuivant : ſon impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A ſon retour, il trouva Fleur d'Epine occupée à conſidérer le portrait de Luiſante,

qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que ſon admiration pour cette Beauté merveilleuſe étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la tranquilliſer. Elle compta pour beaucoup l'aſsurance qu'il lui donna de partir ſans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les ſentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point ſa pensée à la Sénéchale qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de ſa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que ſon cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendreſse & de l'autre par la gloire : que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poſte où ſon élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à ſe déterminer ; mais qu'après y avoir bien ſongé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit ſans honte épou-

ſer ſon Ecuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que la confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire : elle lui apprit enſuite tout le détail de ſes ſoupçons au ſujet de cette jeune perſonne.

Voilà d'abord la jalouſie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ſes paſſions ; & de toutes les Mores, ſa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Epine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle ſentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut par les tranſports de ſa douleur qu'il en ſentoit toute la violence. Adieu ſon voyage, adieu le bien de l'Etat : il ne ſongea plus qu'à ſecourir Fleur d'Epine ; & voyant, par le redoublement

de ſes maux, que tous ſes ſoins étoient inutiles, il ne ſongea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le déſeſpoir de ſon amant & les tourments de ſa rivale, goûtoit à longs traits le plaiſir de ſa vengeance.

Le Conſeil du Calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'aviſa de le faire ceſſer, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Epine la quitterent tout à coup comme elles l'avoient priſe : mais il lui en reſta tant de foibleſſe & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la Cour, & de partir ſans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout ſon cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luiſante avant ſon retour : il l'aſsura qu'il ſeroit très prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine ſe flatta de ſe remettre après ſon départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle ſe ſentoit miner à vue

d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ſes douleurs l'ayant quittée, ſon embonpoint ne revînt : mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle ſouhaitoit ardemment le retour avant celui de ſon amant, une défaillance preſque inſenſible la changea de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde ſe changerent en une triſte pâleur, à laquelle on vit ſuccéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoiſsable à ſes propres yeux : une maigreur univerſelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en ſquelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine ſe voyoit dans un état ſi déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaiſir de la voir méprisée pour ſa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de ſon amant; & c'étoit ce ſupplice, qu'ils jugerent plus grand pour elle, qui lui avoit ſauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus

la Princeſſe ; car on ne la pouvoit regarder ſans être muni de ſon perroquet : mais elle en étoit devenue ſi folle, qu'elle ne vouloit plus que perſonne le tînt. On diſoit des merveilles de la beauté de cet oiſeau, peu de choſe de ſon eſprit, car il ne parloit gueres ; quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politeſſe dans les manieres.

L'impatience de Tarare raccourcit ſon voyage, il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remede aux maux que cauſoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le ſuivit en foule juſqu'à l'appartement de Luiſante : mais perſonne ne le ſuivit lorſqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un ſeul diamant, & contenoit une liqueur ſi brillante, que les yeux éblouiſſants de la Princeſſe en furent eux-mêmes ſi éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes & les paupieres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ſes yeux auſſi brillants que jamais : mais on les voyoit avec ſi peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour ſans en ſentir que du plaiſir.

Tarare baiſa le bas de ſa robe pour lui en faire le premier compliment, & ſe retira, ſous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife : mais il ſuivoit les mouvements de ſon cœur qui l'entraînoit vers ſa charmante Fleur d'Epine.

La nouvelle de ſon retour, & du miracle qu'il avoit produit, ſe répandant bientôt par-tout, il fallut céder à la néceſſité de voir le Calife avant ſa maîtreſſe.

Le bon Prince penſa devenir fou de joie quand il sut que les yeux de ſa fille n'étoient plus méchants, quoiqu'ils fuſsent auſſi beaux que jamais. Mais quand Tarare,

après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds; & après quelques autres transports, qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il voulut sur le champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, & que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son Conseil, qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rends : j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur; je vous la donne, & je lui donne toute ma tendresse, qu'elle mérite par ses attraits & son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps.

Allez, Dinarzade, allez chercher le Viſir votre pere : qu'il m'apporte au plus vîte mon ſceptre & le ſceau de l'Empire, afin de confirmer, par les ſolemnités requiſes, la promeſſe que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne ſe le fit pas dire deux fois; elle revint avec le Grand Viſir, qui pleuroit à chaudes larmes en ſcellant la grace de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva reſpectueuſement la couverture : la Sultane ſe jetta du lit à terre, & s'étant proſternée devant ſon Seigneur, elle lui baiſa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; & s'étant relevée, il lui mit trois fois ſon ſceptre royal ſur le bout du nez, ſelon l'uſage du pays, en ſigne de grace.

Ces cérémonies achevées, le Viſir & la ſage Dinarzade, après avoir recouché l'Impératrice, tirerent les rideaux, &, s'imaginant que leur préſence étoit déſormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorſque le Sultan les ayant rappellés : Je ne

me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la Sultane; mais, comme je prétends que la juſtice ſoit inſéparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révele mes conſeils. Dinarzade n'a pu ſavoir ce qui s'y eſt paſsé au ſujet de Tarare, que par ſon pere ou par ſon amant; ainſi mon Viſir & le Prince de Trébizonde tireront au ſort, & le coupable ou le malheureux ſera juſtement ſacrifié ſelon les ordonnances de cet Etat.

Le Viſir, qui connoiſſoit le naturel inhumain de ſon maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le grand Prophete & ſon Alcoran à témoin de ſon innocence. Mais la courageuſe Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces: Vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des réſolutions de cruauté que vous ne l'êtes à donner des marques de tendreſſe! Je devrois être intéreſſée plus qu'un autre à ce que vous venez de dire, s'il eſt vrai que

le Prince de Trébizonde ou le Visir mon pere soit coupable; cependant je les abandonne tous deux à votre colere en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil; & que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre Visir ou le Prince que vous appellez mon amant.

Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille : mais l'équitable Sultan, revenant comme d'un songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au Visir & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; & les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle & lui au sujet de Tarare. Et comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts,

il lui ordonna d'en achever l'hiſtoire ; ce qu'elle fit de cette maniere :

Les Conſeillers du Calife furent ſur le point de répéter les petits Tarares comme ils avoient fait le grand : mais ils ſe ſouvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de ſon premier traité.

Tandis que le Calife court chez ſa fille, Tarare ne put ſe diſpenſer de guérir tous ceux qu'elle avoit bleſsés. Le nombre en étoit grand ; mais comme l'effet du remede étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentiſsoit d'acclamations & de cris d'alégreſse ; & dans une joie ſi univerſelle, il n'y avoit que la ſeule Fleur d'Epine de malheureuſe.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle ſe hâta d'en informer Fleur d'Epine ; & cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à ſa joie, penſa la déſeſpérer. Elle croyoit toujours que ſa cruelle rivale & ſa confidente étoient touchées de ſon malheur : elle ſe mit

à genoux devant elles pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnerent leur parole ; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit ſe défendre de recevoir la viſite du Calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter ſa curioſité ſur une perſonne qu'on lui avoit peinte auſſi belle que Luiſante ; &, en diſant cela, les maudites bêtes ſe mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds juſqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os ; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de ſon teint & de ſes levres ; ſes yeux étoient éteints, & ſes joues décharnées paroiſſoient plus ternies ſous la coeffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter ſon amant. On l'aſſura que c'étoit le Calife, & les cruelles ſe retirerent.

Fleur d'Epine fit un effort pour ſe re-

dreſser afin de le recevoir avec plus de reſpect : mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée ſur le dos du canapé. S'il fut ſurpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure ſi extraordinaire : il ne laiſsa pas d'en approcher ; & dans le temps qu'elle reprenoit ſes eſprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Epine. Ce fut le coup mortel pour ſon cœur ; ſes forces l'abandonnerent ; & au lieu de lui répondre, cachant ſon viſage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le déſeſpoir & les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à ſa douleur ni à ſa figure, ſortit pour chercher Fleur d'Epine par toute la maiſon. La Sénéchale & la More ſe tuoient de lui dire, en riant, qu'il en venoit. Il fut impatienté d'une plaiſanterie ſi hors de ſaiſon ; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles ſembloient ſe moquer de lui : il les quitta bruſquement ; & s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre ſcene.

Le beau perroquet s'étoit ſauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luiſante : il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux. Le Calife & tous ſes courtiſans, montés ſur des échelles, cherchoient au-deſſus des lits & au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Epine : chacun lui en demandoit du perroquet de la Princeſſe. Il les crut tous fous, & penſa le devenir. Dès que le Calife l'apperçut il courut vers lui, & ſe perſuadant que tout lui étoit poſſible, il le conjura de calmer le déſeſpoir de Luiſante en lui rendant ſon perroquet.

Tarare, ſurpris de l'inquiétude du pere, & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la ſienne ; & au lieu de faire attention à ce que diſoit le Calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Epine à la Magicienne Serene, il en avoit obtenu le remede à tant de maux à cette condition ; qu'il falloit

avant toutes choſes revoir Fleur d'Epine, & qu'après cela il ſe faiſoit fort de retrouver le perroquet.

Luiſante entendit ces paroles de conſolation, & les crut : elles venoient d'un homme qui ne ſe vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans ſon cœur lui rendit ſes attraits que la douleur avoit troublés : elle commença de ſe ſouvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le ſouvenir de ſon premier penchant, ſa parole & ſa reconnoiſsance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle ſe mit à genoux devant le Calife ſon pere, & lui demanda permiſſion de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avoit tout haſardé pour ſon ſervice.

Quand le Calife l'entendit, il fit un ſaut de joie qui étonna toute la Cour ; & au lieu de répondre à ſa fille, il penſa l'étouffer à force de la baiſer, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaiſir par un choix

qui eût ajouté à ſes Etats quinze provinces comme Cachemire ; & ſe retournant vers ſon nouveau gendre pour l'embraſſer, en lui préſentant la main de la plus belle Princeſſe du monde, il ne le trouva plus.

Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais ; il n'avoit pas plutôt imaginé la concluſion des réflexions que Luiſante après quelques regards s'étoit miſe à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la Sénéchale. C'étoit là qu'il avoit laiſſé ſa chere Fleur d'Epine en partant pour aller chez Serene ; & c'étoit là qu'il étoit réſolu de la retrouver, ou de ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva : mais, Dieux ! dans quel état !

Les réflexions qui avoient ſuſpendu ſes pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre : il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Epine. Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuſe Fleur d'Epine ! diſoit-elle : mais, hélas ! s'il m'avoit jamais aimée, ſon cœur m'auroit-il méconnue ? Il ne m'a que

trop reconnue ! pourſuivit-elle ; je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus !

Un redoublement de douleur l'ayant ſaiſie dans ce moment, elle avoit eſpéré que ce ſeroit le dernier de ſa vie ; & comme elle avoit gardé ſur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choſes ſi tendres & ſi paſſionnées, elle y avoit voulu laiſſer le portrait de ſon cœur en lui diſant les derniers adieux. Il n'y en eut jamais de ſi touchants. Ce qu'on dit dans cet état funeſte attendrit d'ordinaire ; & la pauvre Fleur d'Epine, qui ſuivoit les mouvemens d'un cœur ſincere qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ſes tablettes.

Tarare les reconnut : mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout ſon ſang ſe glaça dans ſes veines à cette vue : il l'examina depuis la tête juſqu'aux pieds ſans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure ; il la crut morte : & à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit. Sa tendreſſe prit la place

de ſon étonnement ; la compaſſion s'y joignit, en attendant le déſeſpoir ; & portant ſa bouche avec tranſport ſur la main froide & décharnée de ſa maîtreſſe, il l'arroſa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ſes pieds l'homme du monde qu'elle ſouhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir, celui ſeul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou ſouhaiter la mort.

Les choſes qu'ils ſe dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus ſauvage. Il proteſtoit de tout ſon cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de ſa premiere fraîcheur ; que ſi ſa figure toute charmante avoit été le premier objet de ſon engagement, ſon eſprit, ſa douceur & toutes ſes manieres avoient fait une impreſſion plus vive & plus durable dans ſon cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin, que la mort ſeule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendreſse & de joie, lui ſerra la main pour la premiere fois de ſa vie, parcequ'elle crut que ce ſeroit la derniere ; & ſi ce fut foiblement, ce fut au moins de tout ſon cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques ſinceres d'une conſtance ſi rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le diſoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une converſation ſi touchante : toute ſa jalouſie ſe réveilla lorſqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru devoir lui faire peur. Elle revenoit de la Cour, elle y avoit été informée du deſſein de la Princeſſe pour Tarare & des tranſports du Calife en publiant ce mariage ; elle ne manqua pas de lui en faire ſon compliment en préſence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever : cependant ce mouvement ſoudain de jalouſie qui devoit l'accabler ranima ce qui lui reſtoit de force ; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

La Princeſſe, accompagnée du Calife ſon pere & de toute la Cour, arriva dans ce moment. Sa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux. Mais l'étonnement de Fleur d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une Beauté qui lui parut ſurpaſſer tout ce qu'on lui en avoit dit : ce fut alors que ſa conſtance & ce qui lui reſtoit de forces l'abandonnerent à la fois ; elle tint quelque temps les yeux attachés ſur Luiſante, elle les tourna enſuite vers ſon amant, & un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit treſſaillir l'aſſemblée, & donna quelque émotion à la Princeſſe.

Le Calife s'en apperçut ; & pour la raſſurer : Ce n'eſt rien, ma fille, que ce cri de douleur ; vous verrez que cette carcaſſe qu'il regrette étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque choſe au ſang. Puis s'adreſſant à lui : Allons, Tarare, dit-il, qu'on ſe leve & qu'on s'eſſuie les

yeux ; c'eſt ſe moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luiſante.

Je ne sais quelle réponſe un autre auroit faite à une harangue comme celle-là : mais Tarare n'y répondant d'aucune maniere, l'aſsemblée le crut mort auſſi-bien que Fleur d'Epine.

On en étoit là quand la More arriva ; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare : mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conſeilla de faire enlever le corps, & de le faire inceſsamment brûler s'il vouloit avoir quelque raiſon de Tarare. Les conſeils de cette femme avoient été ſuivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale ; on n'eut garde de rejetter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la réſiſtance de Tarare s'oppoſerent à cette séparation : on l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que ſa vie. On éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on

étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le déſeſpéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife, voulant honorer une perſonne pour qui ſon gendre prétendu s'étoit intéreſſé, fit diſtribuer des flambeaux composés de gommes précieuſes, premièrement à ſa fille & à ſon Conſeil, enſuite aux Officiers de ſa couronne & à ſes courtiſans : enſuite levant un moment par-deſſus ſa tête celui qu'il tenoit : Plût aux Dieux ! dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la maniere honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant ; je m'aſſure que cela lui feroit plaiſir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, & quelques moments après la redoutable Serene parut ſur la jument Sonnante.

Sa préſence cauſa dans l'aſſemblée des mouvements fort différents : elle ſuſpendit l'empreſſement du Calife, elle frappa ſes

courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte : Luiſante en pouſſoit des cris de joie ; car ſon perroquet étoit ſur le poing de la Magicienne : mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour ſe ſauver, elle ſentit bientôt que cette eſpérance lui étoit interdite.

La ſavante Serene, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenoit dans ſa main droite la baguette de vérité. Cette baguette étoit d'un or ſi brillant qu'elle éblouiſſoit la vue. Elle fit ſemblant d'ignorer le ſujet du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux, & l'ayant demandé au Calife : C'eſt, dit-il, la carcaſſe d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton ſévere, que vous avoit-elle fait, cette Fleur d'Epine, pour la brûler toute vive ?

L'aſſemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit ſa fille, ne laiſsoit pas de ſoutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela, qu'il avoit été ſur le point de la brûler.

Serene, ſans daigner lui répondre, ordonna qu'on deſcendît Fleur d'Epine du bûcher, & l'ayant fait étendre ſur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, & ſe retournant vers le Calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'eſt pas morte ; il y en a, parmi vous, qui ne le ſavent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Epine au front du bout de ſa baguette, & dans un inſtant on la vit ranimée, & ſes yeux s'ouvrirent : mais on lui vit l'étonnement d'une perſonne qui, ſortant d'un long ſommeil, ſe trouve dans des lieux inconnus.

L'auguſte Serene parut ſurpriſe de l'affreux changement de ſa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir ; car tout obéiſsoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut

pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri, & battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiſeau qu'il avoit rencontré en allant chercher la ſorciere Dentue : mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignoroit ce qui venoit de ſe paſſer.

Ce fut alors que Serene le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oſes-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere Fleur d'Epine ? C'étoit donc peu pour ta perfidie de conſentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui reſtoit de l'innocente Fleur d'Epine ; & tu ne l'abandonnes d'une maniere ſi barbare que pour ſignaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut auſſi peu ému de cette longue tirade de reproches, que ſi on les eût adreſſés à quelque autre; il n'étoit rempli

que de la mort de Fleur d'Epine, & ſon eſprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver ſon ombre. Mais la Magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adreſsant encore la parole : Va, dit-elle, recevoir le prix que les Deſtinées te réſervent malgré la noirceur de ton infidélité ; c'eſt une récompenſe que ton courage & ta fermeté méritent pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entrepriſes. Et vous, Princeſſe, dit-elle à Luiſante, choiſiſſez ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant d'avoir tant osé pour votre ſervice ; tout parle pour lui. Je vous ordonne de la part des Deſtinées de nommer votre époux.

Luiſante regarda le beau perroquet, Tarare, & Fleur d'Epine, deux ou trois fois l'un après l'autre ; &, après quelques moments de rêverie : Qu'il choiſiſſe lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Epine & Luiſante.

Tarare treſſaillit à ces paroles ; &, comme s'il fût ſorti de quelque ſonge, s'adreſsant

à elle : Belle Luiſante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aſpire plus, & à laquelle je n'ai ſeulement pas ſongé depuis la premiere vue de l'infortunée Fleur d'Epine. Elle n'eſt plus ; & mon cœur me reproche tous les moments que je ſurvis à cette perte : je ne vivois que pour elle, & le ſeul choix qui me reſte eſt de la ſuivre....

Et ſi elle vivoit... ? dit Serene.

Ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelque ombre d'eſpérance s'inſinua dans ſon cœur ; il connoiſsoit le pouvoir de Serene, & ſe jettant à ſes pieds : Si elle vivoit! s'écria-t-il ; qu'elle vive! &, s'il ne faut que ma vie pour racheter la ſienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur d'Epine revoie la lumiere du jour !

Quelque eſprit qu'on ait, il eſt cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait quand on aime paſſionnément : mais il eſt de la bienséance d'avoir la raiſon égarée dans un ſujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc ſi ſot dans cette occaſion, qu'il seroit reſté juſqu'à la

fin du monde aux pieds de Serene, attendant la réſurrection de ſa maîtreſſe, ſans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette converſation, étoit ſur ſon lit de repos qui s'évanouiſſoit preſque de reconnoiſſance & de joie.

Serene crut qu'il étoit temps de donner quelque ſoulagement à la douleur d'un amant ſi parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obſtinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande ſa grace; & banniſſant cette feinte ſévérité dont elle avoit armé d'abord ſes regards : Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Epine; &, ſi votre conſtance eſt à l'épreuve du changement affreux de ſa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers tranſports de ſa joie, dit & fit mille choſes en la voyant qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoiſſent point l'amour. Enſuite

il proteſta devant toute la Cour, & en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine.

Ce fut à elle à combattre cette réſolution par des ſentiments de généroſité capables de la vaincre : elle ſe mit donc à proteſter qu'elle avoit tant de tendreſſe & de reconnoiſſance pour lui, qu'elle n'en vouloit point ; qu'elle auroit fait conſcience de lui faire perdre la plus brillante fortune, & la plus belle Princeſſe de l'univers, pour ſe donner à elle, quand même elle ſe verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus ; mais que, dans l'affreuſe laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y conſentir.

La divine Luiſante & le Calife ſon pere jouoient un rôle aſſez médiocre pendant cette généreuſe conteſtation : il s'en apperçut, & s'adreſſant à Serene : Voilà, dit-il, qui ſeroit le plus beau du monde, de part & d'autre, ſi ma fille n'y étoit point intéreſſée : prétend-on, s'il vous plaît, que, belle & grande comme elle eſt, elle ſoit

ſans époux? ou faudra-t-il qu'elle s'amuſe toute ſa vie de cet oiſeau que vous lui venez de rendre? C'eſt vraiment une belle reſſource pour une jeune Princeſſe, qu'un perroquet!

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorſque l'illuſtre Serene, impoſant ſilence à toute l'aſſemblée, demanda l'attention particuliere du Calife, de ſon Conſeil & de ſa Cour. Il parut quelque choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout reſta dans un ſilence reſpectueux : mais la femme More trembla depuis la tête juſqu'aux pieds.

Serene prit le perroquet que tenoit la Princeſſe, & le mit à terre à quelque diſtance d'elle : enſuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de ſa baguette ; &, traçant un cercle aſſez ſpacieux autour de lui, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe en dérober la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur d'Epine au front ; ſoudain on la vit enveloppée d'un ſemblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonnante faiſoit le manege autour des ſpectateurs; & l'agitation de ſes ſonnettes rendoit une harmonie tellement au-deſſus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la reſpiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand ſecours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Epine & le perroquet ſubſiſterent. La Magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages ſe diſſiperent, &, à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix ſon frere: il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venoit ſe jetter dans ſes bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Epine, elle s'offrit à ſes yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui a-

voit paru la premiere fois au bord du ruiſſeau, ni qu'elle ne lui avoit ſemblé lorſqu'il l'avoit conſidérée avec tant de plaiſir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit ſon étonnement par des cris redoublés & confus, les courtiſans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joie. Luiſante conſidéroit avec attention une métamorphoſe qui ſembloit ne lui pas déplaire. Phénix tenoit les yeux attachés ſur les ſiens.

Mais le paſſionné Tarare, dans les tranſports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Epine, ſi Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; &, le prenant par la main, elle le plaça auprès de ſon frere. Ce fut alors qu'ils s'embraſserent le plus tendrement du monde.

Mais il fallut interrompre toutes ces amitiés, pour Luiſante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux : Regardez bien ces freres, lui dit-elle; conſultez les ſervices de l'un; conſultez les charmes de l'autre :

mais ſur-tout conſultez votre cœur ſur une déciſion que votre deſtinée rend irrévocable. Lequel de ces Princes que vous preniez pour époux, vous ne ſauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choiſirez ne peut refuſer d'être à vous.

Tarare, que la préſence de Phénix raſſuroit un peu, ne laiſſa pas de trembler de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune comparaiſon de lui à Phénix pour la figure, Luiſante ne balança point à choiſir, & donna la main au plus beau.

Serene joignit celles de Fleur d'Epine & de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là : &, depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent ſi bien mariés & jamais mariées ne parurent ſi contentes.

Le Calife, qui ne l'étoit guere moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice ſur la riviere & dans les places publiques, qu'on fît des largeſſes au

peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouiſsances de ſa Cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un feſtin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serene lui dit que la ſcene qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompenſe que méritoit la vertu; qu'elle ſentoit bien qu'il y avoit quelque choſe à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & ſa confidente, tant l'alégreſse publique rempliſsoit tous les cœurs : mais l'équitable Serene, qui n'oublioit rien, les toucha au front de ſon infaillible baguette. Toute la métamorphoſe qu'en ſouffrit la Sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tomberent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faiſoit mourir de rire dans la coeffure printaniere qu'on lui avoit laiſsée.

Mais la figure entiere de la femme More étant diſparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue qui s'étoit cachée sous ce déguiſement, animée par l'amour & la vengeance. Fleur d'Epine commençoit à reſſentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serene finiſsant bientôt ſes alarmes : Sire, dit-elle s'adreſsant au Calife, le sort de ces miſérables eſt entre vos mains; c'eſt à vous à prononcer leur ſentence.

Eh bien! dit-il, puiſque cela eſt, je ne les ferai point languir : qu'on faſse venir mon Grand-Prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux petites maiſons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui ſe ſouvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui ſentoit encore le ſoufflet qu'elle lui avoit injuſtement donné, fit confirmer la ſentence de la maudite Dentue, & perſonne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illuſtre & charmante troupe ſe

rendit au palais pendant qu'on en faiſoit l'exécution.

Le Calife donna d'abord tous les ordres néceſsaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuſes; &, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ſes volontés, voulant lui-même faire les honneurs de ſa Cour à la reſpectable Serene, il lui faiſoit voir les beautés d'un ſuperbe ſalon, achevé peu de temps après la naiſsance de Luiſante. Il ne pouvoit ſans doute occuper plus dignement l'attention de la ſavante Magicienne; car à peine avoit-elle rien de ſi merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inacceſſible qu'elle s'étoit faite.

Le Calife voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce ſoit moi qui aie imaginé tout cela. Vous ſaurez que, pendant la groſseſse de la feue Reine, j'eus un ſonge dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un

méchant petit dragon, qui ſe mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je conſultai les Savants ſur un ſonge qui me donnoit beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurois un fils qui me dépoſſéderoit après m'avoir fait crever les yeux; d'autres aſsurerent qu'il ne feroit qu'obſcurcir ma gloire, ſoit par les armes, ſoit par la vivacité d'un eſprit qui devoit effacer les lumieres du mien. Je ne fus en peine que de la premiere explication. Enfin celui qui ſe vantoit d'être le plus habile m'aſsura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne puſse élever ce bâtiment avant ſa naiſsance; il m'en donna le deſsein tel que vous le voyez, & il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la Calife, mon épouſe, accoucha de Luiſante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes ceſserent quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde : la vé-

rité eſt qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car ſi vous & Tarare n'y euſſiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des Quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui ſavez tout, pourſuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce ſalon avec tous ces ornements? & enfin que vouloit dire mon ſonge? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luiſante, puiſqu'il étoit queſtion d'yeux.

Le voulez-vous ſavoir? dit Serene; en voici l'éclairciſsement: Votre ſonge étoit purement un ſonge; vos interpretes, des impoſteurs ou des ignorants; & celui qui vous a conſeillé ce ſalon, un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos amants, ce ſera là que vous apprendrez quelque choſe de plus particulier ſur ce que les yeux de Luiſante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux freres ne s'étoient point en-

nuyés pendant tout ceci, ils étoient paſſionnément amoureux, & favorablement écoutés des deux plus charmantes perſonnes du monde. Il eſt vrai que c'étoient des beautés différentes : celle de Luiſante ſurprenoit davantage ; mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante : l'une éblouiſſoit, & l'autre s'inſinuoit juſques au fond du cœur, à meſure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on ſent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvellé ſes careſſes à un frere qu'il aimoit tendrement, étoit ſur le point de ſatisfaire au deſir qu'il avoit d'apprendre ſes aventures depuis leur ſéparation, quand le Calife les rejoignit avec l'illuſtre Serene.

Tarare les ayant ſuppliés de trouver bon que ce récit ſe fît en leur préſence, Phénix le commença de cette maniere.

HISTOIRE
DE PHÉNIX.

EN nous séparant, le Prince Pinſon & moi, pour chercher les aventures... Et qui eſt, s'il vous plaît, le Prince Pinſon? dit le Caliſe. Moi, Sire, dit Tarare; & ce fut ſans ſavoir pourquoi, que je quittai ce nom pour prendre celui que je porte & que je suis réſolu de porter toute ma vie, puiſque, sous ce nom, je me suis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne ſavoient pas de ſes aventures juſqu'à cette séparation dont ſon frere venoit de parler. Et Phénix reprenant la parole :

Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réuſſi dans le projet de s'établir reviendroit ſe mettre en poſſeſſion de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi j'y renonçai dès ce moment; &, fier des avantages que je croyois avoir, je ne ſongeai qu'à promener ma fi-

gure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui ſe rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager ni du côté des charmes ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circaſſie, pays de tout temps fameux pour les Beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi ſon époux, qui lui avoit laiſſé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut ſur cela que je formai le projet de mon établiſſement: mais la fortune, qui me réſervoit un bien infiniment plus précieux, en diſpoſa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le déſaſtre de la famille royale par une révolution toute ſurprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la ſouveraineté ſi ſoudainement,

que la Reine avoit à peine eu le temps de ſe ſauver avec ſes filles.

Je traverſois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de ſéjour chez une nation ſi perfide, lorſqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient ſuſpects, comme il arrive d'ordinaire dans une uſurpation mal affermie.

Lorſque je fus en ſa préſence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profeſſion de généroſité ni de courtoiſie : mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'euſse voulu dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de ſon alliance, en m'offrant ſa fille unique, Princeſſe qui paroiſſoit avoir autant de penchant pour le mariage que ſa figure en donnoit d'éloignement. Sa perſonne étoit toute contrefaite, & ſes petits yeux m'avoient annoncé ſa bonne volonté long-temps avant

la propoſition de ſon pere. Mais j'eus en horreur l'alliance d'un uſurpateur ; &, ſans me vanter, ce fut avec aſsez de hauteur que je rejettai ſon offre, & que j'envoyai promener ſa petite boſsue.

Je ſortois de la Circaſſie lorſque le haſard me conduiſit dans un vieux château, ſuperbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus long-temps ſans y rencontrer perſonne. Ceux qui demeuroient dans ce ſombre séjour ſe renfermoient chacun dans ſon particulier, ou ſembloient s'éviter avec ſoin lorſqu'ils en ſortoient. Je fus ſurpris d'une coutume ſi ſauvage ; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de ſe déſennuyer en s'humaniſant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raiſon, lorſque j'entrai dans un appartement aſsez propre. Il n'y avoit pas une ame ; cependant j'y vis une table, des cartes, des jettons, & des chaiſes rangées autour.

Un moment après arriverent quatre pies

ſuivies chacune d'un ſanſonnet qui lui portoit la queue : une corneille aſsez sérieuſe les accompagnoit. Les pies, après m'avoir ſalué fort civilement, ſe mirent à jouer, & la corneille à travailler.

Fleur d'Epine & Tarare, qui n'avoient ceſsé de ſe regarder pendant ce récit, ſe pouſserent à l'endroit des pies. Luiſante, qui n'avoit pas ôté les yeux de deſsus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé ſon récit, parut douter s'il parloit sérieuſement. Serene ſourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue : mais le Calife ſe tenoit les côtés de rire. Oh ! pour celui-là, diſoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue, paſse ; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guere vu.

Phénix après avoir proteſté de la vérité de ſon récit : Je fus long-temps, pourſuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué ; pour moi je les aurois regardées juſqu'à ce moment ſans y rien comprendre. Enfin, je

vis tout-à-coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillerent à force de le répéter: la sérieuse corneille le prononça gravement, & jusqu'aux petits sansonnets qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle Princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux: Quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grace devant eux? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissants dont on me faisoit une

deſcription ſi merveilleuſe, & dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'eſt point à Phénix, diſois-je flatté d'une vanité ridicule, ce n'eſt point à Phénix que l'éclat exceſſif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; & ſi les charmes ont un poiſon ſi redoutable, qu'elle en partage au-moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luiſante, l'aveu d'une vanité ſi ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'inſtinct ſecret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça ſi je faiſois choix d'une mauvaiſe route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la ſorciere Dentue avoit établi la ſcene de ſes enchantements; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à meſure que j'avançois dans ce chemin. Je traverſai des campagnes dé-

ſertes, des rochers affreux; &, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois où mille monſtres s'offrirent à mon paſsage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-deſsus de ma tête, tandis que des hydres & des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir bleſsé quelques-uns de mes ennemis : mais après un long combat où mes forces s'épuiſerent, & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre priſonnier que de me tuer, je me ſentis enlever ſans ſavoir comment, & l'on me deſcendit au milieu d'un aſsez beau jardin, où la Sorciere cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit deſsein de compoſer quelque horrible ſortilege ; car il y falloit mêler le ſang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'eſt ce que j'ai ſu depuis pendant ma métamorphoſe ; & c'eſt pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ſes pieds. Sa figure me parut horrible : mais la mienne trouva grace dans

le cœur le plus impitoyable qui fut jamais. Je m'en apperçus, & je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un tréſor ineſtimable, outre ceux de ſa perſonne; ſinon, que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du ſoleil éclaireroient la terre. Et pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta ſans attendre de réponſe.

Je n'avois pas trop envie de mourir: cependant ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre. Si je refuſe ſa déteſtable main, diſois-je, je vais ici faire une illuſtre fin! & ſi je l'accepte, ce sera un glorieux établiſſement que je me serai fait après être venu de ſi loin le chercher! Je me serai flatté du vain eſpoir de plaire à la divine Luiſante, elle dont aucun mortel n'a pu ſoutenir les regards; j'aurai aſpiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorciere effroyable, ou de mourir obſcurément dans une retraite af-

freuſe où perſonne ne pourra ſeulement s'imaginer que je sois venu!

Ces réflexions étoient déſagréables, de quelque maniere qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faiſois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & ſur-tout des figues qui me parurent délicieuſes. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût; j'en choiſis une parmi les plus belles: je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiſeau; la Sorciere, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi qui ſe déſeſpéroit d'une métamorphoſe qui ne convenoit pas à ſes deſſeins.

Elle ſoupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, ſans imaginer pourtant de quelle maniere; & elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ſes plaintes & toutes ſes menaces; mais la vérité eſt que cette aventure me paroiſſoit ſi ſurprenante, que je

me flattois que c'étoit un ſonge, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs : je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit ſur le poing ; me fit toutes les careſſes qu'on peut faire à un oiſeau, & me dit qu'il falloit avoir patience, que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine compoſition qui me rendroit ma premiere forme, mais que je me gardaſſe bien de manger du ſel ſi par haſard j'en voyois. Elle me laiſſa dans ce beau jardin après ce diſcours, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du déſordre & de la conſternation où cette aventure m'avoit mis. Je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier, Infortuné Phénix ! je me mis à dire PERROQUET MIGNON ; & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, & que les perroquets les plus impor-

tuns diſent tout de suite. J'en fus ſi confus, que je réſolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois ſouvent, du haut de quelque arbre, la maiſon de la Sorciere: mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refuſerent de me ſoutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades, que je vis un jour une femme qui ſortoit d'une méchante cabane couverte de paille. Elle avoit un petit ſac sous son bras: elle s'aſſit au bord d'un petit ruiſſeau, y lava quelques poiſſons qu'elle avoit dans un panier, & ſe mit à les ſaler. Je me ſouvins de la défenſe qu'on m'avoit faite: je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le ſel que de peur que ſa vertu ne me rendît ma premiere forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme: ma beauté la charma; & comme je lui parus fort apprivoiſé, quand elle eut

couru quelque temps après moi, je m'élevai ſoudainement en l'air, & ayant enlevé le ſac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buiſson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la Sorciere après cet exploit, n'oſant reſter plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois. Mais le lendemain le ſoleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frere; ma ſurpriſe, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît: mais, au lieu de cela, il s'amuſa à me conſidérer. Je me hâtai d'eſſayer l'effet du ſel que j'avois caché: mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit ſi près de la Sorciere, & je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par haſard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire, Oui, mon cher frere, je suis Phénix; mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que TARARE, & je me ſentis contraint

de m'envoler, quoique j'en fuſse au déſeſpoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la deſtinée de Pinſon, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la Sorciere. C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frere, qui cauſiez ſon déſeſpoir : vous veniez d'enlever ſes tréſors, & de déſarmer ſa fureur ; car la force de ſes enchantements conſiſtoit dans la jument & le chapeau dont vous étiez en poſſeſſion. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers ſa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous pourſuivre : je fus témoin de ſa rage & de ſes regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaiſir d'être à moitié vengée de la trahiſon de l'infâme Fleur d'Epine ; le voleur qui l'a ſéduite pour me trahir, après l'avoir abuſée, la laiſſe, au lieu de Sonnante, preſque étouffée ſous ce même foin où elle s'eſt abandonnée. Achevons-en la vengeance.

A ces mots, elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coeffure de Fleur d'Epine que le misérable Dentillon portoit, ſans pouvoir avertir ſa mere que c'étoit lui. Dentue, ſans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en ſortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut enſuite chez elle pour revoir les ſeules conſolations qui lui reſtoient dans ſon malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne, où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlements de ſon fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'uſage de la voix en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la Sorciere, qui n'avoit rien trouvé chez elle, ſe doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva toute en feu: elle ne laiſsa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée ſes cheres eſpérances qui finiſsoient leurs jours par le même genre

de mort que le Ciel avoit réſervé pour la mere. Le vilain crapaud fut grillé, qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en pouſſa fut ſi terrible que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé : il fut ſi violent, que cette longue dent qui lui ſortoit de la bouche ſauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte ; mais pour elle ſa furie en augmenta. C'en eſt fait! s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent ! recourons à l'artifice.

Ce fut en achevant ces mots, qu'elle courut à ſa demeure, & que je ſortis de mon trou pour me ſauver pendant ſon abſence. Je volai tant que je pus. A l'entrée de la nuit je rencontrai le buiſſon où j'avois caché mon ſac de ſel : je commençai d'eſpérer que la Sorciere ne me trouveroit pas. Graces au Ciel, diſois-je, me voilà délivré de la cruelle néceſſité de choiſir entre la mort & cette ragoûtante épouſe : mais auſſi me voilà perroquet pour le reſte de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à ſouffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes miſeres : je penſai mourir de faim dans des lieux déſerts où je ne trouvois point de fruits ; d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faiſois que de très petites traites. Tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en ſûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce ſéjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit ſuivi ſans que je m'en fuſſe apperçu, je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit priſe : elle arriva bientôt après moi ſur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit par-tout ſans faire ſemblant de rien. J'étois aſſez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient : ainſi je ne fus point ſurpris de ſon attention ; je ſavois me mettre

hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois aſsez embarraſsé de ce que je deviendrois, quoique je fuſse dans un pays où cent millions de perroquets euſsent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en apperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois :

Quel dommage, dit-elle, qu'un ſi beau perroquet ſoit égaré ! Sans doute il eſt à quelque Roi, ou à quelque Beauté qui ſe déſeſpere à l'heure qu'il eſt de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'eſt pas à la plus belle des Belles ? Mais s'il avoit été à Luiſante, jamais il n'auroit préféré ſa liberté au plaiſir de la voir. S'il n'étoit pas trop ſauvage, continua-t-elle voyant que je deſcendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop ſauvage, il ſe laiſseroit prendre, & je ferois à la belle Luiſante le plus beau préſent que puiſse fournir le royaume de ſon pere, en lui donnant le plus bel oiſeau du monde. Qu'il seroit heureux,

continua la flatteuſe Sorciere, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ! & parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des tréſors que des Belles ne cachent point à des oiſeaux !

Qu'elle ſavoit bien à qui elle parloit, l'inſinuante Dentue ! j'en étois ſi tranſporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y ſautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empreſſement ne me fût auſſi funeſte qu'il étoit grand. Je vis ſes regards changés dans le moment qu'elle m'eut en ſa puiſſance ; ſes yeux parurent étinceler ; elle me serra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce tranſport : mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre quand la baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle réſiſta donc, heureuſement pour

moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inſpirés : il convenoit à ſes deſſeins de m'épargner. Cependant elle mit bon ordre que je ne puſſe échapper juſqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet ſoutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luiſante ; & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aiſe. Je ne veux point ici parler des tranſports de joie que je ſentois aux innocentes careſſes qu'elle me faiſoit. Mille occaſions dont je tairai les circonſtances me tinrent ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé auprès de Luiſante des horreurs que la tendreſſe de la Sorciere m'avoit inſpirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde ; trop heureux ſi celle que j'ai repriſe lui pouvoit être auſſi agréable !

Le beau Phénix ceſsa de parler ; & quoique Luiſante eût rougi plus d'une fois ſur la fin de ſon diſcours, ſes beaux yeux ne laiſserent pas de l'aſsurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le Calife trouva les aventures de ſon gendre aſsez divertiſsantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la Princeſse boſsue qu'on lui avoit offerte en Circaſſie. Mais, Seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conſcience ; ſi par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'euſſiez-vous pas plutôt épousé la Sorciere, ſa mere, ſa grand'-mere, & toutes les Dentues du monde, que de vous laiſser égorger comme un ſot ? Pour moi, je suis peut-être auſſi délicat qu'un autre ; mais, après tout, il n'eſt que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous euſſiez fait, j'eſpere au moins que le royaume de Cachemire, que vous aurez quand je n'en voudrai plus, & la main de Luiſante que vous avez dès-à-préſent, vous dédommageront un peu du refus que vous

avez fait de l'Infante de Circaſſie. A l'égard de votre frere Pinſon, quoiqu'il ne ſoit pas ſi richement marié, il me paroît ſi content de ſa femme & de ſa belle-mere Serene, qu'il ne vous portera point envie ; car, avec ſon ſavoir-faire, ſes petits Etats & ce que Serene lui pourra laiſſer un jour, il ne laiſsera pas d'être à ſon aiſe.

La modeſte Fleur d'Epine, qui, ſans ambition, eût ſouhaité d'être héritiere de l'univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire : elle n'eut point de honte qu'une perſonne auſſi merveilleuſe que Serene lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas ſans confuſion pour elle qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luiſante faiſoit le bonheur de ſon époux, & que Tarare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serene vit ſon embarras, & connut ſa penſée : ce fut alors que demandant un peu d'audience à ſon tour :

Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui ſans doute avez quelques obligations à Tarare, ſachez qu'il n'aura pas lieu d'envier

l'établiſsement de ſon frere. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, &, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Epine, à la poſſeſſion de Luiſante dans tout l'éclat de ſa gloire : jugez ſi, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de ſa fortune. Mais ſachez que Serene n'eſt point ſœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Epine fille de Serene. Voici ſon hiſtoire & la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

ENTRE le Tigre & l'Euphrate ſe trouve une vaſte étendue de plaines dont rien n'égale l'heureuſe fertilité, ſi ce n'eſt le royaume de Cachemire. Mon pere en étoit Souverain. C'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les ſecrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il ſe livroit tout entier à la ſpéculation, il négligea le gouvernement de ſes Etats pour s'informer comment les étoiles ſe gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit ſi riche, que ſes ſujets le devinrent trop : les plus puiſsants ſentirent leur force, & connurent ſa foibleſse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarraſsé d'un pays ſans montagnes ; il lui en falloit pour ſe perfectionner dans des connoiſsances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ſes Etats pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvements des cieux, on ſe mit paiſiblement en poſseſſion de ce qu'il abandonnoit ſur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour ſeul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de ſa puiſsance que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abſtraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel haſard il quitta le ſommet de ces montagnes pour deſcendre en Circaſſie : mais ce fut là qu'un penchant

plus vif que celui qui l'avoit entraîné juſqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle des Circaſſiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ſes Etats.

Je ne sais ſi elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de ſonger à ſon établiſſement, il ſe hâta de regrimper ſur ſes montagnes. Quelque choquée que fût ſon épouſe d'un empreſſement qui ne devoit pas ſe mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le ſuivre ; & ce fut ſur cette montagne (que Tarare & Fleur d'Epine ont paſsée pour venir ici) que mon pere fixa ſes ſpéculations errantes.

Il choiſit pour ſa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuſe : ce fut là qu'il ſe mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions céleſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux,

où les races futures verront tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter : il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or. Les puiſſances inviſibles répandues dans les airs obéiſſoient à ſes commandements ; il ſe fit par leur miniſtere un palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes même du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde : l'année d'après, ma mere y mit une ſeconde fille. J'eus l'inclination de mon pere pour les ſciences, ma ſœur eut celle de ma mere avec ſa beauté. Mais quelque merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma mere, auſſi-bien que ma ſœur, s'ennuyerent de la ſolitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour, l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes ſituées entre

le Tigre & l'Euphrate, que ſon pere avoit abandonnées pour le déſert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en apperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mere partit pour la Circaſſie, où ma ſœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſsédoit le ſecret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le pays de ma mere étoit digne de la premiere fortune de ſon époux.

Le Roi de Circaſſie n'eut pas plutôt vu ma ſœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuſe ſur toutes les Circaſſiennes. Les plus belles furent au déſeſpoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement diſputé: les unes en sécherent d'envie, les autres en creverent de dépit; mais ma pauvre mere en mourut de joie.

Mon pere apprit ces deux nouvelles à la

fois, & les reçut en vrai philoſophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de la douleur de l'autre : je ne ſongeai plus qu'à me perfectionner dans les ſciences, où je faiſois aſſez de progrès, & dont je ſentois augmenter le goût à meſure que je me ſentois acquérir de nouvelles lumieres.

Enfin mon pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon eſprit étoit capable, voulut bien ſe laiſſer mourir pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il ſe laiſſa, dis-je, mourir ; car, avec les ſecrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ſes tréſors & d'une partie de ſes connoiſſances : mais, de tous ſes dons, cette baguette que vous voyez eſt infiniment le plus précieux. Elle eſt compoſée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecretes des minéraux & des taliſmans ; par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'a-

venir m'eſt préſente, & je rappelle tout le paſsé. Mon pere m'avoit défendu de monter juſqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curioſité que je n'avois jamais eue devant me vint tourmenter du moment qu'il me l'eut défendue ; &, dès qu'il eut les yeux fermés, je la ſatisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis tranſporter ce que je voulus des tréſors immenſes dont mon pere avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; &, de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me conſulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtreſse, je rendis ma demeure inacceſſible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'eſprit a de plus aimable pour les mortels ; &, loin d'envier l'établiſsement de ma ſœur ſur le trône de Circaſſie, rien ne troubla l'heureuſe paix dont mon cœur jouiſsoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfants, & que le Roi son époux la laisseroit bientôt veuve & Régente de ses Etats. Je trouvai, dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre. Mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter.

J'eus recours à ma baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortileges & ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté ; que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pieges, & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de

s'en garantir par une complaiſance encore plus funeſte. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle seroit maîtreſse de la jument Sonnante & du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourroient rien contre les ſiens.

J'appris, par ma baguette, qu'elle avoit un fils à-peu-près de l'âge de l'aînée des filles de ma ſœur, & je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'enlever l'héritiere de Circaſſie pour la donner à ce fils : c'eſt pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma ſœur me l'envoya ſecrètement : mais cette précaution penſa la perdre ; la Sorciere trouva le moyen de l'enlever preſque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venoit de m'être remiſe. J'avois eu beau la faire paſſer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laiſsa pas tromper ; & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Epine contre l'inhumaine Sorciere.

Oui, Calife de Cachemire, cette même Fleur d'Epine que vous voyez, & que vous

aviez ſi hâte de brûler, eſt l'héritiere du royaume de Circaſſie. Elle me fut donc enlevée ſans que je ſuſse de quelle maniere. Mais ni mon art, ni toutes les puiſsances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorciere, ſi Tarare ne l'avoit entrepris: cette gloire étoit réſervée par les Deſtins à l'amant le plus ingénieux, auſſi-bien qu'au plus fidele. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument & le chapeau de la Sorciere : mais je ne ſavois où trouver un homme de ce caractere.

Dans ce temps-là Luiſante vint au monde ; & mes livres, que je conſultai ſur ſa naiſsance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette Beauté, je fis répandre une contagion ſecrete ſur l'éclat naiſsant de ſes yeux, bien aſsurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort réſolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine avec les tréſors de la Sorciere.

La curioſité de Tarare l'avoit heureuſement conduit chez moi avant que de ſe

rendre à la Cour ; & ce que je découvris de ſon eſprit & de ſes ſentiments me fit eſpérer que, s'il oſoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réuſſir. J'en eus encore meilleure opinion, lorſque je le vis revenir à quelque temps de là pour me conſulter : je ne le vis point embarraſsé des choſes que je propoſai pour prix du ſecours qu'on me demandoit, quoique j'en euſse étalé tout le danger ; & lui ayant demandé s'il connoiſsoit quelqu'un d'aſsez téméraire à votre Cour pour rendre ſervice à la belle Luiſante à ce prix : Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & il ne faudroit que l'eſpérance d'en être avoué de vous pour tout oſer, ſans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponſe d'un homme que je commençois à beaucoup eſtimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les Deſtinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Epine. Je lui fis eſpérer que je ne lui se-

rois pas contraire s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'aſſiſter toujours, mon génie a ſouvent inſpiré le ſien dans l'exécution. Mais, après tout, c'eſt à ſon eſprit, à ſa fermeté, mais plus que tout, à ſa conſtance, que la gloire en eſt due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma baguette pour ſatisfaire la curioſité que j'avois ſur Fleur d'Epine : elle m'en traça la figure & les ſouffrances dans les triſtes occupations de ſa vie. Je trouvai ſa figure digne de récompenſer ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût néceſſaire de toucher le cœur de Tarare pour elle ſi ſon eſprit & ſes ſentiments répondoient aux charmes de ſa perſonne : mais j'avoue que j'inſpirai à Fleur d'Epine des mouvements favorables pour lui, qu'une premiere vue n'auroit pas attirés, mais que ſans mon ſecours il n'auroit que trop mérités avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume ; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inacceſſible lorſqu'il y voulut mener Fleur d'Epine, je le fis pour éprouver ſa conſtance pour elle juſques au bout, & pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette conſtance par des épreuves qui méritent qu'il monte ſur le trône d'une Princeſſe qui regne ſi parfaitement dans ſon cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circaſſie ; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de ſauver la Reine ma ſœur & les trois filles qui lui reſtoient, dans l'extrémité qui les expoſoit à la fureur du tyran ; & pour les dérober à ſa pourſuite, je leur choiſis une retraite preſque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pourroit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroiſ-

soit changée en corneille dès que le hasard y conduisoit quelque étranger ; ses filles & leurs compagnes paroissoient changées en pies sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme. Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici ; je savois ses desseins : mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument ni le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma niece.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale & de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la

Sorciere l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luiſante, avec le trône de Cachemire, lui seroient offerts !

Je ne le retins pas long-temps lorſqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument : je tins pourtant parole dans le remede que j'avois promis pour les beaux yeux qui cauſoient tant de ravages. Mais quoique Tarare retournât auprès de ſa chere Fleur d'Epine, je ſavois bien que dans l'état où il la trouveroit elle auroit beſoin d'un ſecours plus puiſsant que le ſien.

J'employai tous les Génies que mon art ſoumet à mes volontés pour veiller à la sûreté de ſa vie juſqu'à mon arrivée, réſolue de le ſuivre de bien près : je différai mon départ juſqu'à la derniere extrémité, & je penſai m'en repentir ; car, dans le moment que je venois de monter ſur Sonnante, le plus agréable & le plus deſiré des obſtacles vint s'oppoſer à mon départ.

Trois couriers de Circaſſie arriverent à une heure l'un de l'autre, qui m'apporterent les nouvelles ſurprenantes du rétabliſ-

sement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulevement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'alégresse & des transports d'impatience dont la Reine & ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie; & ce dernier courier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'aviez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent si digne, elle trouvera ses Etats paisibles à son arrivée, sa mere & ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille & une Souveraine qu'elles avoient crue perdue; &

tout le peuple, à ſon ordinaire avide de changement, n'aura pas de peine à combler de ſouhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que, le Calife s'étant embarraſsé dans quelques compliments à Serene, & quelques excuſes à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager en lui diſant qu'on avoit ſervi.

Le feſtin fut le plus ſuperbe qu'on verra jamais: mais il parut d'une ennuyeuſe longueur à deux Princes qui ne ſe repaiſsoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant ſouhaitée arriva; le Dieu de l'hymen alluma tous ſes flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luiſante, où le Calife leur donna le bon ſoir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidele de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant

la fin de ce conte ; mais Dinarzade s'étoit moquée de ſon éclat naiſsant : & le Sultan, moins preſsé cette fois de prendre ſa place au Conſeil, avoit trouvé bon que le ſoleil ſe levât avant lui. La Sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais : il tournoit paſſionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Viſir s'en alloit avec ſon ſceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroiſsoit éperdu en examinant tous les charmes de ſon viſage ; &, conſidérant qu'avec toutes ſes beautés elle avoit l'eſprit orné de contes arabes, il ſe leva d'auprès d'elle & prit ſa robe-de-chambre pour lui marquer ſa tendreſse & ſes empreſsements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes qui peuvent ſans contrainte paſser les jours à ſoupirer auprès de leurs Bergeres ! Quel plaiſir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent !

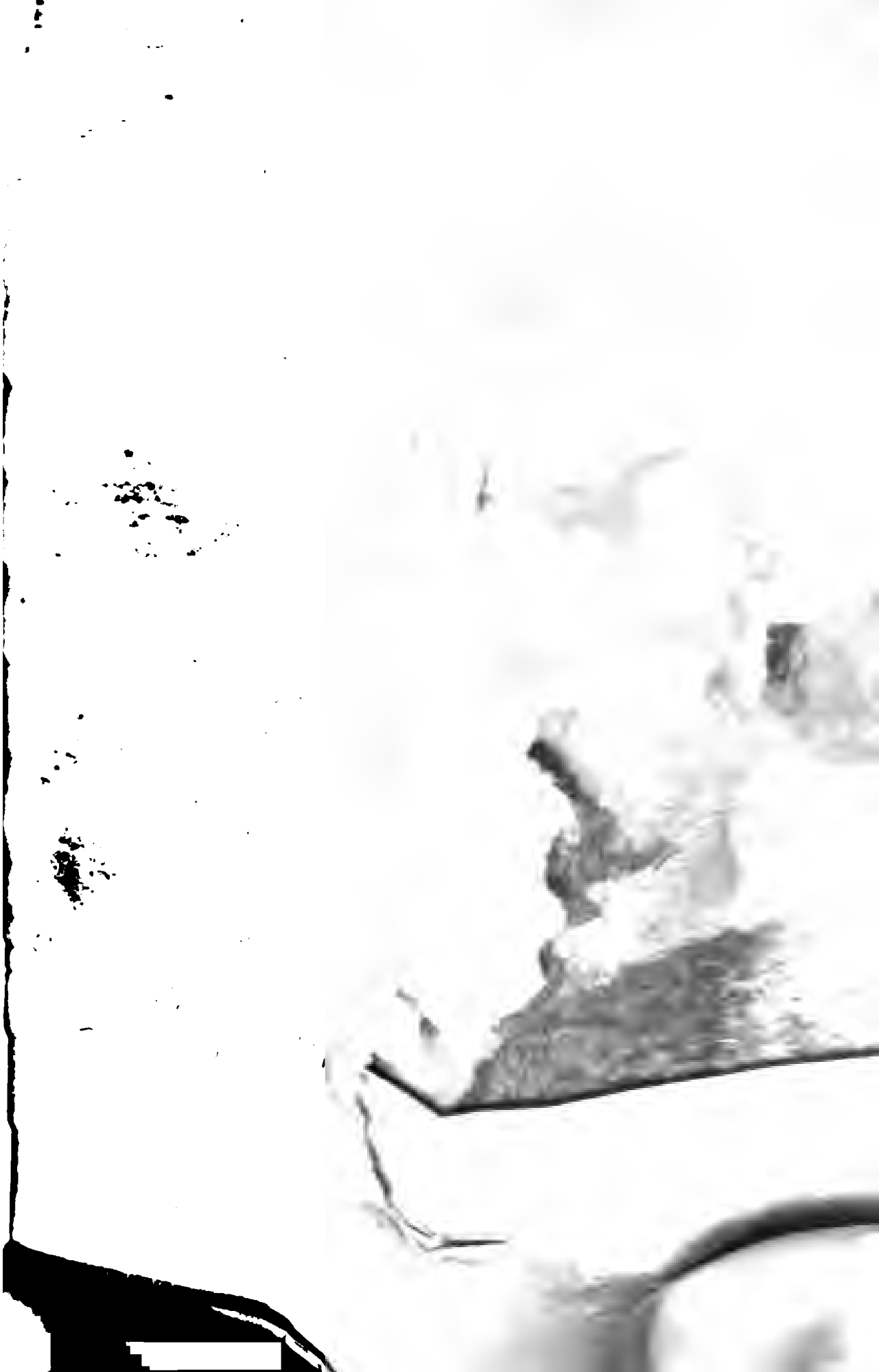
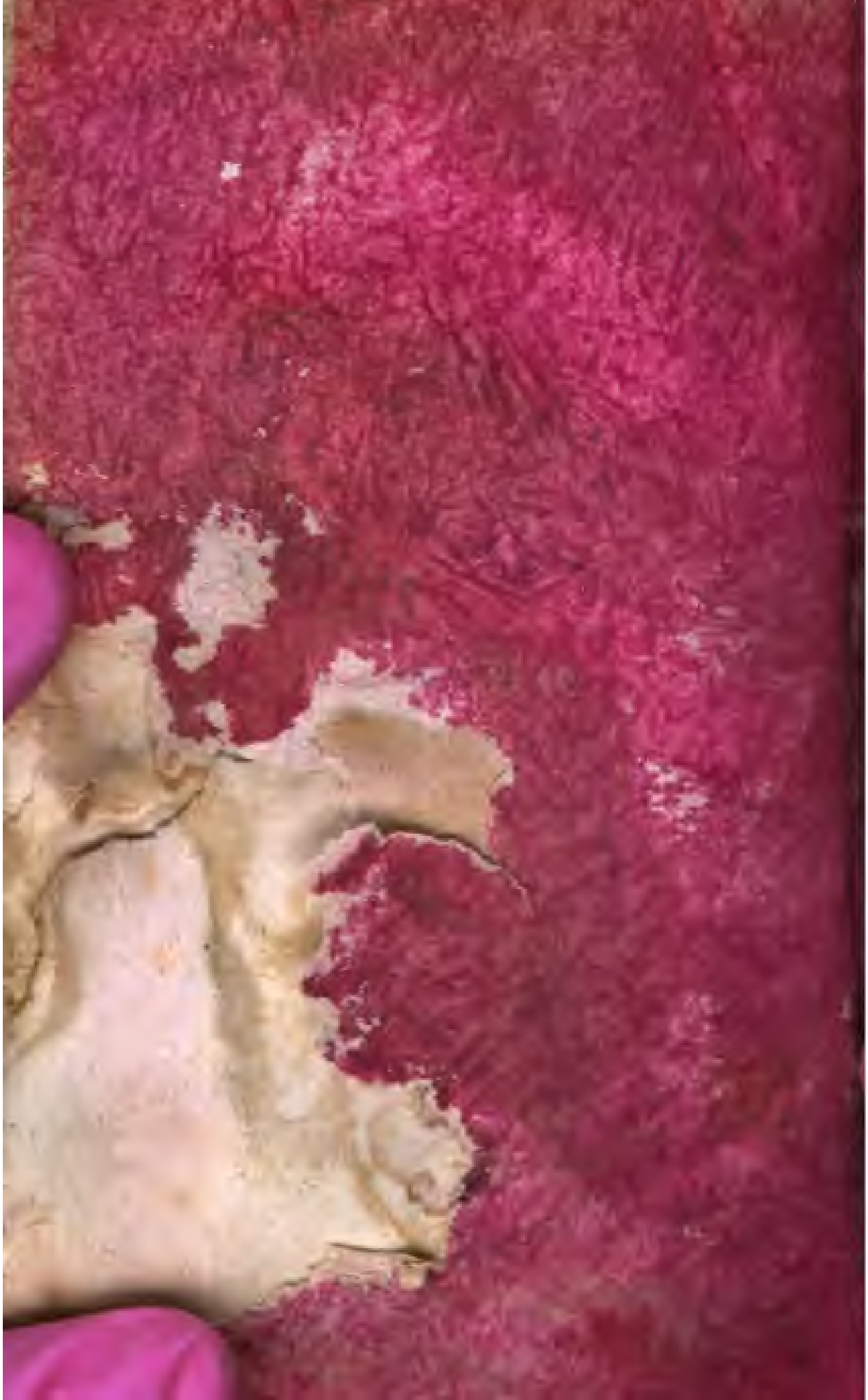
Dinarzade, qui ne comprenoit rien à

ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ſes Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, lui dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déeſſe à qui vous venez de faire baiſer l'ongle de votre pied gauche. A ces mots elle voulut lui ôter ſa robe-de-chambre : mais il n'y voulut jamais conſentir qu'elle ne lui eût apporté ſon luth, dont il joua ſi long-temps, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & ſa ſœur d'impatience.

Après ce galant exploit il paſsa dans ſon appartement, & de ſon appartement au Conſeil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuſe nuit qui devoit mettre en ſa poſſeſſion la plus parfaite des Beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire; & dès qu'elle fut venue, il ſe rendit à l'appartement de la Sultane, ſuivi des Officiers de la couronne. Mais au lieu de leur donner le bon ſoir, après être déshabillé, il ſe tourna vers le Prince de

Trébizonde pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées, depuis celle de la pyramide & du cheval d'or juſqu'à celle où, pour la premiere fois, il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer.

L'amoureux Prince auroit bien voulu ſe diſpenſer d'un récit qui devoit durer tout le reſte de la nuit : mais comme il ſavoit que le Sultan ſon maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit queſtion de contes, il commença le ſien comme on verra dans la ſuite de ce recueil.

Fin du Tome ſecond.

7071593